

CLUNY.

A quatre lieues de Mâcon, et presque sur les confins de la Bourgogne méridionale, la jolie petite ville de Cluny se cache entre de grandes montagnes, couvertes encore de belles forêts. Bâtie sur le penchant d'une haute colline, elle s'abaisse doucement dans une riantة vallée embellie et fécondée par les sinuosités de la Grosne. Cette rivière court des monts du Beaujolais à la Saône, arrose en passant les prairies clunyoises, embrasse la ville dans ses replis, et vient former, comme à ses pieds, une large et fraîche cascade. A voir les murs presque intacts, entourant une enceinte aussi vaste que celle de Mâcon, et remplie de jardins et de champs labourés; à voir les bastions, les tours rondes et carrées qui flanquent les murs; à regarder ces portes antiques, armées encore de leurs mâchicoulis; à suivre de l'œil enfin des rues étroites, sombres, sinueuses, escarpées, et les débris des cloîtres qui survivent à tant d'autres ruines, la pensée remonte involontairement au temps du moyen âge, et l'on reconnaît que Cluny dut être quelque chose de grand à cette époque dont le génie de quelques écrivains modernes a réveillé le souvenir.

Aujourd'hui les actes de l'état civil, les fêtes et les bals, l'école des enfants, la prison, l'audience des plaideurs, les guinguettes et les jeux de quilles des artisans, les salles de spectacle, tout est confondu dans les débris de l'ancienne abbaye : ce qui n'est pas destiné aux usages publics, est loué aux particuliers qui ont établi leurs boutiques dans les cloîtres, entourant une vaste et magnifique cour, conservée intacte encore, ainsi qu'une partie des immenses jardins, décorés de longues avenues de grands arbres, de plates-bandes toutes fleuries et de belles pièces d'eau.

Mais ce n'est pas autour de ces constructions assez modernes, de ces jardins, de ces longs espaliers plantés par les moines que l'on doit rechercher la mémoire du passé : là aussi se voyait une belle et noble église, tout à la fois centre de civilisation et luxe

monumental du moyen âge. En 1811, bien que la main des spéculateurs eût déjà dispersé et vendu les pierres du temple saint, bien qu'un grand chemin coupât déjà la moitié de l'auguste basilique, cependant trois énormes clochers, le grand portail, surmonté de sa rose, et encadré de deux grosses tours carrées, quelques arceaux interrompant le bleu du ciel, les vieilles colonnes du chœur encore debout, l'abside presque intacte avec ses vieilles peintures et quelques chapelles des bas-côtés, témoignaient encore de la grandeur du colossal édifice.

Aujourd'hui, hors un clocher et une chapelle, tout a disparu.

Ce chef-d'œuvre, dont la destruction entière est à jamais regrettable pour les arts, a été l'immense foyer d'une vie morale, d'un mouvement social que notre siècle comprend à peine. Qu'il nous soit permis de nous rattacher à quelques débris, qui vont bientôt disparaître, et d'évoquer de la tombe le souvenir de ces moines qui dorment d'un sommeil si irrévocable. La vie monastique n'excite guère de nos jours la curiosité mondaine, et cependant c'est aux établissements religieux du moyen âge, aux longs et infatigables travaux des cloîtres, que nous devons la civilisation moderne.

Les monastères ont duré près de quatorze cents ans dans notre pays; ce seul fait suffit pour qu'un esprit sérieux apporte une grave attention aux institutions monastiques. Il faut de profondes racines dans les lieux et dans les temps pour qu'un établissement compte autant de siècles. On ne saurait citer dans le passé beaucoup d'institutions humaines auxquelles ait été réservée une pareille destinée.

Les moines ont une origine orientale. Les habitudes contemplatives de l'Orient, l'exaltation du sentiment religieux, jointes aux inclinations rêveuses de la nature humaine, devaient jeter là plus qu'ailleurs, dans les pratiques de l'austérité, et disposer les imaginations à fuir le bruit du monde. Les traditions juïques, la secte des Esséniens

en particulier, semblent les précurseurs des ordres monastiques, dont quelques-uns vont chercher leurs modèles jusque dans la vie des prophètes Elisée et Elie. L'apparition du christianisme ne tarda pas à faire passer les chrétiens orientaux par les divers degrés de la vie solitaire, au milieu d'une société vieillie et corrompue. Les temps de persécutions religieuses et de désordre moral, remplirent les déserts de la Thébaïde. Quelques hommes d'abord se séparèrent du monde, se livrant à toutes les austérités de la vie ascétique ; d'autres se réfugièrent au milieu des forêts, absolument seuls, livrés aux pénibles pratiques de la vie érémitique. Ceux-là, choisissant un moyen terme entre la solitude absolue et les avantages de la communauté, construisirent, les uns près des autres, des cellules qu'ils continuèrent d'occuper seuls, et prirent le nom de moines, ne se réunissant que dans leurs exercices religieux. Ceux-ci, obéissant encore plus aux instincts de sociabilité humaine, se rassemblèrent dans une habitation commune ; c'est le monastère, tel que nous le connaissons en Europe.

Aux moines innombrables que l'on comptait en Orient par cent mille, il fallait imposer une règle commune : saint Basile, vers la fin du quatrième siècle, en écrivit une qui fut bientôt acceptée par tous les monastères d'Orient ; elle y règne encore aujourd'hui, ainsi qu'en Russie, où la civilisation est encore, à tant d'égards, orientale.

Au sixième siècle, saint Benoît avait écrit les statuts de l'ordre qui porte son nom, et fondé en Italie l'illustre monastère du mont Cassin ; son disciple saint Maur passa les Alpes avec quelques compagnons, et nous apporta la règle de son maître, qu'il appliqua aux monastères de Glanfeuil en Anjou, et de Saint-Maur-sur-Loire. Cette règle fit de rapides progrès, et saint Grégoire le Grand s'honora de la commenter.

Les monastères de l'ordre de Saint-Benoît se multiplièrent à l'infini : dans ces temps de barbarie, c'était le seul asile où l'on pût trouver quelque sûreté. Mais dès le huitième siècle, le relâchement s'étant introduit dans les cloîtres, ils subirent une réforme générale dans la grande assemblée

d'Aix-la-Chapelle, en 817, où l'on renouvela la promulgation de la règle sévère du mont Cassin.

L'ordre de Saint-Benoît, dès avant le concile de Constance, avait donné au monde, quinze mille saints, vingt-quatre papes, deux cents cardinaux, quatre cents archevêques, sept mille évêques et fondé quinze mille soixante-dix monastères. Dans ce magnifique mouvement religieux, la part de l'abbaye de Cluny fut des plus grandes et des plus belles.

Le village de Cluny, appartenant au comte de Bourgogne, Guillaume le Pieux, fut abandonné par lui à Saint-Odon, qui fonda son monastère vers l'an 909, la onzième année du règne de Charles le Simple. Saint Maieul lui succéda et fit bâtir l'abbaye de Saint-Marcel, près Châlon-sur-Saône, en 960. Parmi les nombreux abbés qui succédèrent à ces deux saints illustres, on doit citer saint Hugues, homme de grandes qualités, et qui jeta les premiers fondements de cette magnifique basilique, qui ne le cédait en grandeur qu'à Saint-Pierre de Rome. Il faut qu'une institution ait déjà acquis beaucoup d'empire sur les esprits, pour qu'elle se manifeste à l'extérieur par de grands édifices ; il faut que la religion soit puissante, avant qu'on lui élève un beau temple. Lorsque les magnifiques cathédrales gothiques ou romanes ont été érigées, c'est que le culte était fort, et les fidèles fervents et nombreux.

L'église de Cluny appartenait à ce qu'on est convenu d'appeler architecture romane ; c'est-à-dire, à cette architecture qui, d'un côté, prenant son point de départ au temps de la corruption des arts du Bas-Empire, se prolonge de l'autre jusqu'à l'époque gothique. Cette église, si elle était encore debout, serait une des merveilles de l'art roman en Europe, où les temples gothiques ont surtout prévalu. La cathédrale de Cluny fut moins remarquable peut-être par l'élégance des proportions ou la richesse des ornements, que par l'austérité de ses formes et la grandeur de ses dimensions. Elle était bâtie au bas de la colline, sur laquelle la ville et l'abbaye reposaient et dirigée de l'occident à l'orient, selon l'usage de ces temps. On descendait d'abord

par cinq larges degrés circulaires à un vaste espace vide, où s'élevait une croix de pierre; on traversait une première église dont on voit encore les arches debout. La grande voûte de cette église, bâtie en bonnet carré, avait plus de cent pieds d'élévation, elle était éclairée par vingt-deux vitraux. Cette partie intérieure du gigantesque monument de Cluny n'a été élevée qu'en 1280, sous Rolan 1^{er}, vingtième prieur de l'abbaye.

La grande basilique avait quatre cent dix pieds de long et était bâtie en forme de croix archiépiscopale; elle avait ainsi deux croisées, longues chacune de deux cents pieds; elle se partageait en cinq nefs, contenant plus de trois cents fenêtres. Sur la croisée principale s'élevaient trois clochers, dont deux contenaient chacun quatre grandes cloches; le troisième en avait dix-huit. Les clochers offraient un aspect magnifique; ils appartenaient à la plus pure élégante romane. Le chœur seulement avait deux cent vingt-sept stalles pour les religieux. Cette église, commencée en 1089, ne fut achevée qu'au commencement du treizième siècle: l'ogive que l'on reconnaît dans ce monument ne l'empêche pas d'appartenir au style roman, car, à cette époque, l'art gothique n'existant pas, l'ogive ne caractérisait encore aucun système d'architecture. On attribue le plan de ce superbe édifice à un moine nommé Ezlon, *lequel avait beaucoup d'éloquence et d'érudition*, dit naïvement la chronique.

L'homme le plus remarquable de tous les abbés de Cluny fut sans contredit Pierre Maurice, surnommé le Vénérable, qui fut élu en 1122, à l'âge de trente ans. Des nombreux auteurs qui ont parlé de lui, il n'en est aucun qui ne loue son humilité, son onction, ses lumières, la gravité de ses mœurs, sa tendresse de cœur; la beauté de sa taille et de son visage, le timbre ravissant de sa voix, ne sont pas oubliés non plus par ses biographes. Dans la querelle des papes Innocent II et Anaclet, Pierre le Vénérable se décida pour Innocent, qui vint consacrer la superbe basilique dont Urbain II avait déjà béni le grand autel. Pierre eut une large part dans la croisade prêchée par saint

Bernard, qui lui écrivit à cet effet des lettres qui témoignent de son respect pour le saint abbé. Quelque temps après, l'abbaye de Cluny réunit, sous la protection de Pierre, les deux plus grands génies du temps; Abeilard, qui y mourut en 1142, et saint Bernard, qui s'unit alors à lui dans une sainte amitié, après l'avoir combattu avec toute la chaleur de son zèle et de sa conviction. Il reste environ deux cents lettres de Pierre à ces deux illustres amis, auxquels il ne survécut que peu d'années. Mais avec Pierre le Vénérable s'éteignit la véritable splendeur de Cluny, et je pourrais dire l'époque héroïque du monastère. On ne verra plus revenir ces temps où la royauté féodale de Hugues-Capet allait en pèlerinage au tombeau de saint Maieul, alors que les vertus et la puissance morale des abbés avaient une si grande influence sur les affaires de l'Europe et du monde entier, à la seconde partie du treizième siècle.

L'abbaye eut encore cependant quelques beaux jours, quand Innocent V et saint Louis, accompagné de sa sœur, vinrent y séjourner. Cette sainte femme, touchée des vertus des moines, voulut finir ses jours à Cluny, auprès d'eux. Parmi les inscriptions célèbres, on trouve la sienne, dont l'étonnante simplicité frappe tout d'abord: « L'an du Seigneur 1286, le mercredi de la Pentecôte, mourut Pernelle, femme de Hugues Guichard, marquis, qui gît ici. Que son âme repose en paix. » Pernelle passa quinze années à Cluny, où elle donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

Cependant dès la fin du treizième siècle, la décadence de l'abbaye se fit de plus en plus sentir; au temps des guerres de religion, elle fut successivement la proie des Guises et des Huguenots, puis ensuite Richelieu et Mazarin s'en emparèrent.

En 1750, le cardinal de la Rochefoucauld, abbé de Cluny, disait tristement, en faisant construire les cloîtres subsistants encore: Je bâtis, mais cent ans ne se passeront pas avant que notre maison ne soit détruite.

En effet, lorsque l'Assemblée constituante rendit son décret du 13 février 1790, qui détruisait cet ordre monastique, elle ne faisait guère que constater une ruine déjà

accomplie. Les jours d'effroi étaient arrivés, et bientôt parurent aux environs de Cluny les bandes dévastatrices qui parcouraient alors la France; mais les habitants de Cluny se levèrent en masse pour défendre du pillage leur noble abbaye. Ce grand service rendu au monastère par les habitants de la ville fut comme le dernier adieu de Cluny à ses moines. Le 29 juillet 1790, la législation souveraine avait prononcé sans retour la destruction de tout établissement monastique.

Alors ce fut un spectacle lamentable. Les pauvres moines s'exilèrent tristement de leur antique asile; les vieillards, l'âme pleine de regrets, ne comprenaient point qu'on ne leur permit pas d'y mourir. Les jeunes religieux, inquiets de l'avenir, se réfugiaient sur une terre étrangère ou se jetaient dans le siècle sous des vêtements nouveaux. Des hommes encore existants se ressouvenaient de la tristesse vénérable avec laquelle un vieux moine alla fermer pour jamais, en pleurant, la porte de l'auguste monastère. C'était son dernier acte de possession, sa dernière marque d'attachement, son dernier adieu.

Cependant les passions populaires s'exaltent; 1793 arrive avec ses orgies; la ville devient propriétaire des bâtiments monastiques, et l'on se hâte de faire tomber sous le marteau, la belle église romane; les chapelles sont détruites, les grilles arrachées, les autels et les tombeaux eux-mêmes, renversés; on brise les vitraux, les statues; on déchire les tableaux. L'une des plus belles peintures de la chapelle Bourbon, celle que Prudhon, enfant de Cluny, jugeait la plus précieuse de toutes, n'est pas plus respectée. Après cet effrayant désastre, la ville souffre que des spéculateurs achètent cette grande basilique vide, nue, mais si belle encore, pour en vendre les pierres et enrichir les démolisseurs. C'en est fait, les marchands sont maîtres du temple; on leur

a livré la maison de Dieu; on enlève les pavés; on ébranle les colonnes; on fait de l'immense édifice une vile carrière. Dans cette œuvre de destruction, des hommes périssent et des accidents épouvantables font croire que les vengeances de Dieu ont voulu signaler la ruine du saint temple. Des clameurs d'indignation et de regret s'élèvent de toutes parts; le pouvoir consulaire en est ému, et la suspension des démolitions commencées est prononcée par un arrêté des consuls: hélas! il n'est plus temps, le sacrifice est consommé.

On dit que Napoléon, passant par la Bourgogne pour aller à Milan poser sur sa tête impériale la couronne de fer de Charlemagne et de Constantin, reçut à Mâcon la municipalité clunyoise qui le conjurait d'honorer leur ville d'une visite: « Vous avez laissé vendre et détruire votre belle église, leur répondit brusquement l'Empereur; allez, vous êtes des Vandales.

Cependant les remords passagers s'éteignent, la destruction continue; les grandes nefs, les collatérales sont mises à terre de 1809 à 1811; les beaux clochers ne devaient pas survivre, et l'on se souvient encore à Cluny de l'effroyable bruit qui secoua la ville à la chute de la plus grosse tour: ce fut comme le canon de détresse. On ne sauva rien, ni les colonnes du chœur ni les vieilles peintures de l'abside. Cependant un décret de la Commune, comme par une aumône administrative, laissa seulement debout un clocher méridional, et une chapelle où gisent quelques informes débris.

On trouve encore dans la bibliothèque de magnifiques manuscrits, écrits et peints par les moines; la main, en les parcourant, frémit de respect en touchant ces restes précieux de tant de vertus ignorées et de tant de trésors de science conservés pour nous, sous les vieux arceaux de ce monastère aujourd'hui silencieux et désert.

M^{lle} NOÉMIE THUREL.

GABRIEL METZU.

I.

Sur le bord d'un de ces canaux qui sillonnent la ville d'Amsterdam et donnent un cachet pittoresque à cette magnifique cité, bâtie avec tant de patience au milieu du sable et de l'eau, se cachait dans un petit coin, il y a environ deux cents ans, un modeste cabaret. Les murs étaient de briques, selon l'usage du pays. A droite et à gauche de la porte, une double fenêtre aux vitres étroites et bien luisantes, permettait de voir à l'intérieur de la salle, où quelques tables vernissées chaque jour avec soin, recevaient les coudes des buveurs, assis entre un pot de genièvre et une pipe de terre. Là, vous n'eussiez pas entendu ces éclats de voix, ces rires immodérés, ces chants joyeux qui, même en Allemagne, signalent aux passants le voisinage d'une taverne. C'était, comme dans tout le reste de la Hollande, un lieu grave où l'on buvait paisiblement, où l'on fumait de même; et il ne s'y élevait de rumeur que si, le dimanche, les artisans venus là pour se reposer, se livraient à leurs dissertations favorites sur la Bible.

Jamais, du reste, un riche bourgeois ne franchissait le seuil de ce cabaret. Le bourgeois d'Amsterdam ne dérogeait pas ainsi à sa dignité; et si, par hasard, il allait chercher au dehors une distraction momentanée, c'était pour retourner bientôt chez lui, soit se livrer à des calculs financiers, soit admirer silencieusement ses magnifiques collections de tapis, de laques, de vases de la Chine, de tableaux, de gravures et de livres.

Dans ce cabaret, le seul être vraiment animé, remuant, joyeux et pour ainsi dire méridional par la vivacité de ses réparties, c'était le maître de céans, le cabaretier. A voir sa large face tout empourprée, son ventre rebondi, à le juger par le regard d'affection dont il caressait une bouteille placée en permanence auprès de lui, on pouvait penser, que cet homme n'était guère Hollandais que par le nom, et qu'il n'entendait rien à l'é-

conomie si chère à sa nation. Ce n'est certes pas lui qui eût contribué pour un florin à l'entretien des digues et des dunes qui empêchent la Hollande d'être submergée par les flots de la mer, et il eût assisté stoïquement à la ruine du pays, pourvu qu'au dernier moment Bacchus lui eût laissé une petite provision de sa liqueur automnale.

Une femme au visage doux et résigné servait les buveurs, tandis que trois ou quatre enfants s'amusaient sans bruit avec les quilles que les joueurs avaient laissées à terre.

En ce moment, un homme s'approcha de la porte, en prit le loquet d'un air irrésolu, puis entra et salua gravement. Nul ne s'était retourné, nul n'avait fait attention à lui.

C'était un personnage de bonne mine. Son costume, sinon riche et recherché, du moins élégant et confortable, annonçait de l'aisance et du goût. Son justaucorps de drap noir doublé de soie et attaché par une longue rangée de petits boutons, son large collet de toile fine et bien empesée, sa chaussure irréprochable, son feutre garni de deux belles plumes, et enfin, sa longue canne à pomme d'or, tout indiquait une nature distinguée, amie du soin et de l'ordre. En outre, ses traits, qui manquaient peut-être de régularité et d'idéal, offraient l'indice certain de la bienveillance et de la douceur.

Il ôta un de ses gants de peau de daim et tendit sa main nue au maître du cabaret.

Celui-ci, peu habitué sans doute à d'aussi belles visites, demeura stupéfait, et son bras, qui tenait un verre à la hauteur de ses lèvres, demeura comme pétrifié. Cependant le franc compagnon n'était pas homme à se laisser longtemps dominer par la surprise ou l'émotion; touchant donc légèrement le bord de son chapeau crasseux où une ficelle remplaçait le galon, il dit avec un gros rire :

« Ah! ah!... seriez-vous par hasard maître Cornélius Van Kruysch, le brocan-

teur?... Je vous préviens que je n'ai rien de prêt, rien à vendre...

Attendez. Femme, combien me reste-t-il de bouteilles de vin?

— Trois.

— Pas davantage?

— Non.

— En ce cas, mon cher monsieur, il faudra que je recommence bientôt à travailler, hélas!... dans huit jours, vous aurez de quoi choisir. »

L'étranger leva légèrement les épaules en soupirant. La vue de cette dégradation l'affligeait jusqu'au fond du cœur.

« Quoi! dit-il, quelques années d'absence ont-elles pu m'effacer si complètement du souvenir de Jean Stéen, qu'il ne reconnaisse pas Gabriel Metz!... »

— Tiens, c'est vrai! s'écria le cabaretier. Ma foi, j'étais à cent lieues de me douter de ma bonne fortune. Comment, vous voilà, Metz! mon ancien camarade d'atelier, mon guide et mon maître dans le beau travail du pinceau; vous qui en remontriez à nos plus savants peintres d'aujourd'hui, à Knuffer, à Beauver, et même à mon beau-père Van Goyen! Et vous n'avez pas dédaigné d'entrer ici? »

Gabriel Metz! promena rapidement un regard autour de lui et répondit en prenant un siège et se plaçant de manière à tourner le dos aux buveurs :

« Que voulez-vous, Jean Stéen! il fallait bien venir vous chercher ici, puisque mon amitié d'autrefois m'appelait vers vous et que vous vous êtes relégué volontairement dans un cabaret.

— Un lieu de délices! s'écria Stéen.

— Pouvez-vous bien parler ainsi?...

— Je dis ce que je pense. Vive la franchise!

— Mais vous ne comprenez pas que la passion du vin tue les plus nobles sentiments, qu'elle est aussi la perte du talent? Avec votre facilité de travail vous eussiez pu devenir un maître... Déjà l'on parlait de vous; les plus riches bourgeois d'Amsterdam, de Leyde et de la Haye se disputaient vos œuvres: mais vous avez tout sacrifié à une basse inclination.

— A votre santé, Metz!.

— Incorrigible! dit ce dernier.

— Eh bien, voyons, reprit Jean Stéen est-ce donc si agréable d'être perché devant une toile et de s'exténuer à tracer des contours, à fondre des tons? »

Le visage de Metz! s'illumina.

« Je ne veux attribuer, répondit l'artiste, qu'à votre esprit habituel de paradoxe, cette espèce de raillerie que vous jetez sur la plus noble des occupations. Pour moi l'art est un culte auquel j'ai tout sacrifié; je n'ai pas admis en moi d'autre amour que celui de la peinture, sachant bien que ce n'est pas trop de la vie entière pour atteindre, sinon la perfection, — cette magnifique chimère, — du moins l'ombre de la perfection. Non-seulement toutes mes heures et toutes mes forces, mais encore toutes mes pensées sont consacrées uniquement à ce but. Rappelez-vous les premières impressions de votre jeunesse studieuse, pour mieux comprendre ce que j'éprouve. Plus je crois toucher à ce terme rêvé, plus je le vois s'éloigner. C'est en apprenant quelque chose qu'on sent mieux ce qu'on ignore. Et cependant, bien qu'il faille soutenir une lutte perpétuelle contre le découragement, ce travail porte en soi ses douceurs et flatteuses récompenses; il donne à l'âme une sérénité semblable à un beau ciel de printemps; s'il ne satisfait pas toujours l'amour-propre, il satisfait du moins la conscience. On a fait ce qu'on a pu. Telle est ma devise; et c'est parce que j'y suis resté fidèle, que j'ai conquis et gardé l'estime de mes concitoyens.

— Tu entends!... dit à Jean Stéen, sa ménagère, tout en récurant un plateau d'étain destiné à recevoir des crêpes. »

Stéen, avec son insouciance invétérée, s'était mis à bourrer sa pipe :

« Tout cela est possible, répondit-il d'un ton flegmatique, où il entraînait cependant un peu de mauvaise humeur; à chacun son caractère. Je n'ai pas su faire de ces grands calculs et accommoder mon talent — si j'en ai — à une opération de banque ou à un travail d'école. Je n'ai pas d'ambition, moi. J'avais une brasserie; je l'ai bue, à ce que l'on prétend; et quant au cabaret, il pourra bien avoir le sort de la brasserie. Alors il sera temps de songer aux beaux-arts. Mais, pardon, je vois là-bas le voisin

Guillaume Stroepel qui me fait signe de venir. Je vous laisse en compagnie de ma femme, qui n'a pas moins de raison que vous et qui s'entend aussi bien aux sermons... »

Après la sortie de Jean Stéen, Metz u tomba dans une profonde rêverie. Il regardait la fille de Van Goyen et s'affligeait à la pensée des privations qu'elle devait supporter, elle qui avait été d'abord habituée à une honorable aisance et à cette vie douce et calme que mènent les bourgeoises hollandaises dans leur intérieur retiré et confortable. Il l'interrogea discrètement, de manière à ne pas la blesser; et il acquit bientôt la certitude que toutes les ressources de la maison étaient dévorées. Offrir de l'argent, c'eût été s'exposer à un refus. Une autre idée lui vint.

« Veuillez, dit-il, me mener à l'atelier de Stéen. Je désirerais connaître les travaux qu'il a faits dans ces derniers temps.

— Hélas! mon bon monsieur Metz u, répondit-elle en joignant les mains, ses travaux ne sont que des ébauches. Il ne finit rien; le cabaret a pour lui trop de tentations.

— Voyons cependant. »

Guidé par madame Stéen, le peintre franchit un étroit escalier de bois et parvint à une espèce de grenier où figuraient surtout des pipes et des flacons vides. Ça et là étaient pendues quelques toiles à peine ébauchées. Mais sur un chevalet, il y en avait une qui, plus avancée, promettait un bon tableau. La palette reposait à côté, sur un escabeau.

« En deux heures, dit Metz u, ceci vaudra plus de cent florins.

Et tandis que la pauvre femme faisait entendre une exclamation où il entrait un mélange d'attendrissement, de joie et de crainte, Gabriel Metz u saisit la palette, disposa les pinceaux, versa de l'huile dans les godets et attaqua vivement le tableau dont le sujet, du reste, — des buveurs ivres, — rentrait parfaitement dans le génie et les habitudes de Jean Stéen.

Immobile et redoutant intérieurement le retour de son mari, la femme contemplait l'œuvre de la collaboration fraternelle. Quant à Metz u, tout entier à sa tâche,

s'identifiant par la pensée avec les figures grossières, mais pleines de naturel, auxquelles il achevait de donner la vie, il prenait un véritable plaisir à transformer cette ébauche. Déjà les contours n'avaient plus rien d'indécis, de vague; déjà les tons acquéraient de la puissance et les chairs de la vigueur; un léger glacis faisait fuir les nuages, et l'empatement donnait au terrain de la consistance.

Six heures du soir sonnèrent au clocher voisin, et en ce moment la femme ne put s'empêcher de s'écrier :

« Bonté divine! si mon mari allait revenir... Il a tant d'orgueil, qu'il s'irriterait peut-être de vous voir travailler ainsi pour lui. »

Un rire bruyant, accompagné de battements de mains, retentit alors dans le grenier.

Metz u et madame Stéen se retournèrent stupéfaits. Jean était là; il tenait une branche d'arbre chargée de feuilles desséchées et jaunies.

« Bravo! dit-il, voilà de la fameuse peinture. Je veux perdre mon nom si je suis capable de rien faire qui vaille cela.

— Mon cher Stéen, s'écria Metz u avec modestie, ne t'y trompe pas; c'est ton œuvre: mon seul mérite, est d'avoir achevé ce que tu ne te décidais pas à finir.

— Grand merci... Mais regarde ceci.

— Une branche de tilleul?

— C'est mon enseigne. Je la retire toutes les fois que la cave est vide; les buveurs sont renvoyés, le cabaret fermé... et je vais me remettre à la besogne.

— Dieu t'entende! et puisse ta détermination être durable!

— Elle le sera... au moins durant quinze jours. Allons, rends-moi ma palette. Je redeviens moi-même.

— Oui, mais je ne veux pas m'être employé à demi pour toi. Ce soir même, je suis attendu chez un jeune gentilhomme, le comte Louis Van Noarsen: laisse-moi lui porter ton tableau.

— Par exemple!... jamais!...

— Mon cher Jean! s'écria la pauvre femme... au nom de nos enfants!...

Le peintre-cabaretier baissa la tête et dit en serrant le poing :

« On me fait la charité!... Vous êtes témoins que je ne le voulais pas. Mais les enfants... la femme... Ah! si je pouvais me corriger!

— Tu te corrigeras, dit Metz u en posant son pied sur la première marche de l'escalier, et j'aurai soin de t'envoyer tant d'amateurs que tu suffiras à peine aux demandes! »

Il s'éloigna en emportant avec précaution le tableau tout frais encore.

II.

Pénétrons maintenant dans une de ces demeures à la fois splendides et simples, qui participent du sanctuaire et du musée, et où les Hollandais riches semblent, en savourant leur solitude élégante, se plaire à enfouir les jouissances toutes personnelles de leur luxe. Là, le pied ne se pose que sur des tapis moelleux apportés de l'Orient; le regard n'embrasse que des objets d'une rare valeur. Ce sont des crédences chargées ou plutôt surchargées de chinoïseries, de faïence, de tasses d'une porcelaine fine comme du papier, de buires au travail précieux, de coffrets de bois de senteur ou d'ivoire, de pierres gravées, de bijoux anciens, d'armes curieuses; en un mot, de tout ce que la main humaine a pu façonner de plus parfait. Des tapisseries à figures couvrent les murailles, et dans les salles qui ne sont pas tendues ainsi, des tableaux de maître captivent l'œil et le récréent par des scènes populaires empruntées aux mœurs du pays. Des bibliothèques fermées par des vitres laissent voir de superbes Elzévi rs, tandis que des plafonds descendent des espèces de lustres-candélabres en cuivre bien poli, dont les branches se tordent en formes irrégulières et bizarres. Au fond de l'appartement est un cabinet de travail meublé plus modestement, lieu consacré à la méditation et à l'étude. C'est là que, assis dans un fauteuil qui rappelle les lignes droites du temps de Louis XIII, penché sur une table massive que protège un magnifique tapis, en face d'une fenêtre ouverte, un jeune gentilhomme est occupé à écrire une lettre. Son noble visage aux contours délicats,

porte l'empreinte de la rêverie, et même de la tristesse.

Metzu le contemple. Il est entré doucement, car dans cette maison, une estime parfaite lui a depuis longtemps acquis une pleine liberté. Partagé entre la pensée de l'œuvre qu'il vient accomplir pour Jean Stéen, et l'amour qu'il porte à son art, il se recueille en face du tableau tout fait qui s'offre à ses regards. Cet appartement calme, cette demi-teinte du soir, ce gentilhomme absorbé dans les pages qu'il écrit, c'est une composition qu'il trace déjà dans sa tête et qu'il exécutera sûrement (1).

Cependant, par discrétion, Metz u crut devoir s'annoncer en toussant légèrement. Le comte tourna la tête, et sans se déranger accueillit son visiteur par un sourire bienveillant.

« Ah! ah! c'est vous, dit-il, mon cher maître? Entrez, entrez. Vous savez que ma maison est la vôtre.

— Je sais, monsieur le comte, que vous êtes plein de bonté à mon égard; aussi ne voudrais-je pas en abuser en devenant importun.

— Jamais vous ne viendrez assez souvent me voir. Tenez cela pour certain. Je n'ai pas de meilleur et de plus sûr ami que vous. »

Il soupira et abaissa tristement son regard sur la lettre inachevée. Metz u comprit qu'un mystère se cachait dans ce papier; i sentit que le moment n'était pas très-opportun pour sa négociation.

« Votre amitié, dit-il modestement, est une faveur dont je suis fier, moi qui ne suis rien par ma naissance et qui dois au travail le peu que je vau x.

— Le travail! s'écria le comte Louis; c'est la première des noblesses. Ah! si l'on comptait les *quartiers* par les chefs-d'œuvre, combien vous en posséderiez déjà, mon bon Metz u!... Pour ma part, je les ai tous dans la mémoire, et je n'éprouverais aucun embarras à dresser un catalogue complet de ces délicieuses compositions, à nommer tour à tour *la Femme à son clavecin*, *le Vendeur de*

(1) Ce tableau, l'un des chefs-d'œuvre de Metz u, est dans le cabinet de M. Hope, de Londres.

gibier, la Faiseuse de dentelle, la Dame évanouie, le Déjeuner hollandais, la Fête du Roi de la fête...

— Grâce, grâce, dit Metzu... C'est trop peu de chose, et je rougis de n'avoir pas mieux fait.

— Comment! le moindre sujet vous inspire; vous donnez de la vie et de la poésie à nos scènes populaires... Tout devient tableau sous votre main; les meubles, les étoffes sont traités par vous non moins bien que les chairs; en contemplant vos ouvrages on pourra un jour reconstruire l'histoire de nos mœurs... Et vous vous plaignez de rester au-dessous de votre tâche!... Je ne vous trouve qu'un tort : c'est de vous enchaîner trop au travail, de ne point prendre de repos. Cette assiduité excessive pourrait vous devenir funeste.

— Monsieur le comte, interrompit l'artiste, l'accueil que vous me faites m'accable de reconnaissance et en même temps m'afflige : car je ne sais plus comment vous avouer que j'étais venu pour un autre.

— Expliquez-vous, ne craignez rien. »

Metzu alors raconta son entrevue avec Jean Stéen, l'état de dégradation où était tombé son ancien camarade d'atelier, et l'espérance qu'il avait conçue de ramener ce malheureux au travail, et par suite à de meilleurs sentiments.

Le comte avait écouté avec attention. Il jeta un regard sur la toile de Jean Stéen, puis fit vibrer un timbre posé sur la table.

Un valet parut.

« Portez immédiatement deux cents florins, dit le comte, à l'adresse que va vous indiquer M. Metzu. »

Quand le valet fut sorti, Van Noarsen reprit :

« C'est une chose assez étrange que j'achète des tableaux, moi qui suis à la veille d'être arrêté, et qui peut-être dans huit jours serai jugé et condamné comme ennemi de la république (1) et partisan du prince Guillaume d'Orange.

— O ciel!... vous le savez et vous êtes là!...

— Voulez-vous que je fuie comme un malfaiteur; que je me cache devant la calomnie? Non, si l'on veut me frapper, on me trouvera debout.

— Mais enfin, daignez m'expliquer...

— C'est très-simple. J'ai un ennemi mortel, le capitaine Fabricius Banekhem. Cet homme qui jouit de toute la confiance du grand-pensionnaire de Witt, a porté contre moi une accusation capitale; et je sais que l'ordre de mon arrestation est signé.

— A quelle cause attribuez-vous la haine du capitaine Fabricius?

— Dois-je le dire? Au refus que ma cousine Florida Heastedt a fait de sa main. Ma cousine est une jeune veuve riche, aussi bonne que belle, et qui passe sa vie à des œuvres de charité. Le capitaine, qui est couvert de dettes, espérait se remettre en meilleur équipage par la fortune de la baronne Heastedt. Or c'est à moi, à moi seul qu'il a imputé l'échec que ses projets ont subi. De là ses plans de vengeance. Maintenant, mon cher Metzu, ma tristesse et mes paroles s'expliquent pour vous. Au moment où vous êtes entré, j'écrivais à ma cousine pour lui faire mes adieux.

— Des adieux!... s'écria le peintre. Quel mot! et quelle pensée!... Non, non, monsieur le comte, il n'en peut être ainsi. Ne vous abandonnez pas vous-même, pour n'être point abandonné. J'irais plutôt, moi qui ne suis qu'un pauvre artiste, solliciter votre grâce, me jeter aux pieds du rigoureux de Witt...

— Décidément, dit le comte Louis en souriant, vous vous dévouez au salut d'autrui.

— Tenez, monsieur le comte, veuillez faire une chose.

— Laquelle?

— Confiez-moi votre lettre; il y aura bien du malheur si je ne vous rapporte une heureuse nouvelle.

— Je veux vous obéir. Voilà ma missive scellée; maintenant je vous donne carte blanche... bien entendu que vous ne me compromettrez pas vis-à-vis du capitaine. Pour le salut de ma tête, je ne demanderais rien à cet homme. »

Metzu s'inclina et fit un pas vers la porte.

Le comte l'arrêta, le contempla d'un air

(1) Depuis l'expulsion des Espagnols la Hollande s'était constituée en république.

d'attendrissement ; puis, ouvrant ses bras, le pressa contre son cœur.

Ce mouvement d'expansion ne semblait que trop dire : « Ami, nous ne nous reverrons plus ! »

III.

Nous sommes à la porte d'une jolie maison d'Amsterdam, dans une rue écartée ; un banc en fer ouvragé a été ménagé sur la droite, et la maîtresse du logis s'y est assise pour prendre le frais. Un petit mendiant vient à passer ; il demande une aumône que la dame lui donne avec douceur et grâce, tandis que l'épagneul de la dame, accoutumé à voir les pauvres s'approcher de la porte et être bien accueillis, regarde le petit mendiant sans surprise ni inquiétude (1).

A son tour, un homme s'est avancé ; il lui a suffi de se nommer et d'indiquer de quelle part il venait, pour obtenir l'accueil le plus empressé. La dame se lève et le prie de la suivre. Il est impossible de voir rien de plus élégant que la salle où elle l'introduit, rien de plus seigneurial surtout que la cheminée dont l'entablement porte sur des colonnes d'un marbre précieux. C'est un reflet de notre Renaissance architecturale, de nos châteaux d'Anet et de Chambord. La beauté de la dame n'a de comparable que celle de son costume, tout de velours violet et de satin blanc, qui s'harmonisent parfaitement avec le magnifique tapis d'Orient posé sur une table auprès de laquelle la dame s'est assise.

Avons-nous besoin de dire que nous sommes chez la baronne Florida Heastedt ?

Elle a ouvert la lettre de son cousin. Une Française jetterait des cris d'angoisse à la lecture de ces lignes alarmantes... Mais une Hollandaise reste grave et recueillie, même en face d'un danger ; et la baronne, après avoir donné quelques minutes à la réflexion, se contente de tracer un billet qu'elle fait porter aussitôt par un de ses gens ; puis se tournant vers l'artiste :

(1) Sujet de la *Femme charitable*, tableau de Gabriel Metz.

« Monsieur Metz, dit-elle, pouvez-vous disposer d'une heure ?

— Tout mon temps est à vous, madame.

— Une heure suffira. Vous avez voulu faire une bonne œuvre ; il faut qu'elle s'accomplisse avec l'aide de Dieu, et que vous soyez témoin du succès. Un homme que j'avais éloigné de chez moi va venir... je désire que vous, l'ami du comte, vous que j'estime tant et pour votre talent et pour votre caractère, vous assistiez à cet entretien sans paraître déplacé, ni importun. Vous conviendrait-il de commencer mon portrait ?

— Est-il possible, madame?... Mais ma main tremblera... Je suis si ému en pensant au comte Louis, moi qui connais les périls de sa position.

— Et moi donc, monsieur, ne le suis-je pas aussi?... Mais il faut maîtriser et cacher quelquefois ses sentiments.

— Mais une toile, des crayons...

— Il y a tout cela ici. Je fais un peu de peinture pour me distraire. Allons, organisez-vous. Bientôt, je gage, on annoncera mon visiteur. »

En effet, à peine le chevalet était-il posé, à peine Metz avait-il donné quelques coups de crayon, qu'on entendit la voix d'un page dire :

« M. le capitaine Banekhem. »

Le capitaine Fabricius était un véritable homme de guerre. Sa physionomie martiale, sa taille élevée et bien prise, sa moustache épaisse et relevée, son costume riche mais sévère, tout indiquait ses habitudes et son caractère. Chaussé de grandes bottes à genouillères, il portait par-dessus sa cuirasse un baudrier passementé d'or ; sa cravate était négligemment nouée ; sa canne de prix, ses gants à fourrure, son chapeau à plumes, témoignaient de ses goûts de luxe.

Les premiers compliments furent froids et embarrassés. Fabricius était évidemment sous l'empire de sa rancune, tandis que Florida, se maîtrisant avec adresse, se montrait gracieuse et très-polie bien que réservée. Selon l'usage de ce temps, elle offrit au capitaine des rafraîchissements, et, malgré son refus, prenant le verre des mains du petit page qui tenait un plateau

d'argent ciselé, elle le présenta elle-même à Fabricius (1).

« Maintenant, dit-elle, nous devons être amis : car il y a entre nous un commencement d'hospitalité.

— Comment donc, madame la baronne, s'écria le capitaine, d'un ton légèrement railleur, votre amitié est un bien dont je sens tout le prix. »

Il ajouta, en jetant sur Metz u un regard scrutateur :

« Voilà une esquisse qui promet un beau portrait.

— Tout le monde, dit vivement Florida, n'a pas le bonheur de poser devant un Gabriel Metz u. »

Le peintre salua sans prononcer une parole.

Le capitaine était devenu pensif, à ce nom. Il n'est pas un œil humain qui ne soit ébloui devant l'auréole de la véritable gloire.

Mais la violence reprit le dessus.

« Vous m'accordez une grande faveur, madame, en me permettant de reparaitre chez vous.

— Je ne vous en avais pas banni, capitaine.

— Mes soins vous déplaisaient.

— Je suis veuve et attachée religieusement au souvenir de feu M. le baron.

— Oh ! s'il en était ainsi !...

— Ma parole doit vous suffire.

— J'ai reconnu la main de votre cousin dans vos refus...

— Vous vous êtes trompé, monsieur. Le comte Louis reçoit plutôt mes conseils qu'il ne m'en donne. Il me respecte comme une mère, et jamais il n'a cherché à diriger ma conduite.

— Ainsi, madame, c'est moi seul qui ai tort ?

— Vous seul, capitaine, vous seul. »

Fabricius tordait un de ses gants avec colère. Partagé entre une sorte de honte, de remords, et un aveugle besoin de venger les blessures faites à son amour-propre, il marchait à grands pas.

La conversation fut tour à tour reprise et

interrompue ; elle tournait de plus en plus à l'orage ; et cependant la baronne avait parlé de tout, excepté du danger qui menaçait le comte Louis.

Enfin, le capitaine allait partir ; il salua gravement, mais sous sa paupière abaissée il y avait du feu.

La baronne fit pour le retenir un mouvement involontaire ; deux larmes humectaient ses yeux.

Alors Metz u comprit que c'était à lui d'intervenir avec l'autorité de son caractère et de sa gloire. Il posa ses crayons, et arrêtant Fabricius :

« Capitaine, dit-il, vous êtes puissant, vous tenez entre vos mains le sort du comte Louis Van Noarsen. Eh bien, quand madame la baronne devrait souffrir, elle ne reculerait point devant un devoir sacré ; elle enchaînerait sa liberté et vous abandonnerait sa fortune plutôt que d'exposer la vie de son cousin. J'ose parler ainsi en son nom, bien certain que sa haute vertu ne me donnera point un démenti. »

Cette déclaration eut l'effet d'un coup de foudre. Florida tremblait et levait les yeux au ciel ; le capitaine était devenu extrêmement pâle. Soudain Fabricius se jeta aux pieds de la baronne en disant :

« Se peut-il, madame ? Vous feriez un tel sacrifice !... Vous vous dévoueriez à ce point !... Eh bien ! non, je n'y consentirai pas, je ne briserai pas votre existence. Daignez seulement m'accorder votre amitié, votre estime, que je m'efforcerai de mériter ; daignez me considérer comme votre humble serviteur... Et tenez, voici un papier dans lequel était la perte du comte Van Noarsen. Monsieur Metz u, c'est à vous que je le remets pour que vous le portiez au comte ; à vous qui m'avez sauvé de moi-même et rappelé au sentiment de l'honneur ! »

Cela dit, le capitaine s'éloigna vivement ; mais la baronne, attendrie, lui tendit la main en disant :

« Nous serons désormais de bons, de vrais amis ! »

Metz u, remit au lendemain la séance de peinture, et n'eut rien de plus pressé que de courir chez le comte Louis.

Comme il pressait le pas en côtoyant

(1) Cette scène fait le sujet du tableau de Metz u, dont nous offrons la gravure à nos lectrices.

le marché aux herbes, et suivant le bord du canal, il s'entendit appeler par une voix forte :

« Holà ! hé ! Gabriel ! »

Il tourna la tête à droite et à gauche.

Un rire éclatant dirigea son regard vers une charrette où se prélassait, la pipe à la bouche, un gros homme, à la mine réjouie. Autour de cet homme étaient entassés, pêle-mêle, des objets de ménage, des ustensiles, des chevalets, des toiles, un véritable capharnaüm. Derrière la voiture marchait une femme entourée d'enfants.

« Comment ! c'est toi, Jean Stéen !

— Moi-même, mon cher Metzu, ma chère Providence ?

— Où vas-tu ainsi ?

— A Harlem. Je veux me convertir, suivre tes conseils.

— Et ton cabaret ?

— Il est fermé.

— A la bonne heure. N'en rouvre plus d'autres !

— Non, je te le promets. Tu viendras me voir, Metzu, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et donner quelques petits coups de pinceau à mes ébauches ?

— Tu n'en auras pas besoin. Travaille, Jean Stéen, sois courageux et persévérant... Tu trouveras dans ton œuvre même les plus doux encouragements, et dans le calme de ta conscience la plus belle des récompenses ! »

ALFRED DES ESSARTS.

BIBLIOGRAPHIE.

Mes Souvenirs par Madame de Bawr.

Le nom de madame de Bawr vous est connu, mesdemoiselles. Sans doute, vous avez lu quelques-uns de ses ouvrages : *Les Soirées de Jeunes Personnes*, livre intéressant, moral, où l'on trouve le ton de la meilleure compagnie ; *Robertine*, ce roman délicat dont une enfant est l'héroïne ; *l'Histoire de la Musique*, où, dans le spirituel écrivain, on retrouve l'artiste distinguée. Voici un nouvel ouvrage, plein d'agrément et de simplicité, dû à cette plume aimée du public ; nous en extrairons pour vous quelques passages, anecdotes et réflexions ; vous croirez entendre une causerie variée, instructive, pleine d'images et de souvenirs, toujours spirituelle et spirituelle sans prétentions : cet ouvrage étant destiné à un âge plus avancé que le vôtre, nous croyons qu'il vous sera agréable d'en parcourir au moins quelques pages choisies pour vous.

Madame de Bawr, outre le talent de bien dire, a possédé sans doute le talent d'écouter, car ses souvenirs remontent assez haut, et elle a puisé dans la conversation des vieillards des mots heureux, des faits intéressants qu'elle nous raconte à son tour. « Voici,

dit-elle, un trait de la reine Marie-Antoinette, qui prouve combien cette infortunée princesse était bonne. Celui qui me l'a raconté le tenait de M. de Chalabre, qui s'était seulement abstenu de nommer l'auteur du délit.

» M. de Chalabre tenait la banque chez la reine quand on jouait le pharaon à la cour. Un soir qu'il ramassait l'argent des joueurs qui venaient de perdre le coup, la grande habitude qu'il avait de soulever des rouleaux de cinquante louis, lui fit reconnaître à l'instant qu'un rouleau qu'il tenait à la main et qu'il avait vu poser sur la table par un très-jeune homme, était faux. Dans la crainte de le remettre par mégarde en circulation, il saisit un moment où personne ne le regardait et le mit précipitamment dans la poche de sa veste.

» La reine seule l'avait vu. Surprise que M. de Chalabre, dont l'extrême délicatesse au jeu était connue, se permit de soustraire la moindre somme de sa banque, elle attendit que tout le monde se retirât et lui fit signe de rester.

» Lorsqu'ils se trouvèrent seuls : « Monsieur de Chalabre, lui dit-elle, je désirerais savoir pourquoi vous avez ôté du jeu ce soir un rouleau de cinquante louis ? —

Un rouleau, madame ? — Oui, reprit la reine, vous l'avez mis à droite, dans la poche de votre veste. — Puisque Votre Majesté m'a vu, répondit M. de Chalabre, je suis forcé de lui dire que j'ai retiré ce rouleau parce qu'il était faux. — Faux ! » s'écria la reine. M. de Chalabre sortit le rouleau, et en déchira le papier qui ne renfermait qu'un morceau de plomb habilement taillé. « Avez-vous pu remarquer celui qui l'a posé sur la table ? » demanda la reine, que le saisissement avait fait pâlir.

M. de Chalabre répondit à cette question avec un embarras marqué ; Marie-Antoinette insista et finit par dire, d'un ton qui ne permettait plus de détours : « Je veux le savoir. — Eh bien ! madame, c'est le jeune comte de ***. »

» La reine entendant le nom d'une des meilleures familles de France, poussa un soupir : « Je vous demande, M. de Chalabre, dit-elle au bout d'un instant, de garder un silence absolu sur cette triste affaire. » Et elle le congédia.

» Au cercle suivant, le jeune comte, dont le père était alors ambassadeur près d'une cour étrangère, arriva seul comme de coutume. Quand la reine le vit s'approcher de la table de pharaon, elle lui dit en souriant : « Monsieur le comte, j'ai promis à votre mère de vous prendre sous ma tutelle pendant son absence : notre jeu est trop cher pour un jeune homme, et vous ne jouerez plus le pharaon à la cour. »

» Le comte rougit beaucoup ; il ne put témoigner sa reconnaissance d'une si grande bonté qu'en s'inclinant respectueusement d'un air attendri ; mais il est probable que depuis ce jour, le comte de *** ne joua plus nulle part.

» Une remarque que j'ai toujours en lieu de faire, c'est que les personnes que l'on pleure le plus longtemps quand la mort les a frappées, sont celles qui étaient bonnes. Depuis que j'existe, j'ai vu mourir bien des gens distingués ; la douleur de leurs amis, de leurs familles, était vive, mais le temps produisait sur elle son effet accoutumé, même lorsque ceux dont je parle laissaient après eux une grande célébrité. En un mot, j'ai reconnu que l'on peut oublier assez promptement l'homme d'es-

prit ou l'homme de talent avec lequel on a vécu, mais qu'on n'oublie jamais celui dont mille circonstances de la vie viennent sans cesse nous rappeler la bonté.

» C'est avec beaucoup de justesse qu'on a toujours parlé de la mode comme d'un tyran auquel tout le monde se soumet ; et comme elle impose ses lois sous peine de nous exposer au ridicule, c'est en France que son despotisme est le plus assuré ; aussi fait-elle subir à l'ameublement et surtout à la toilette d'une Parisienne, des changements si fréquents et si subits qu'une femme qui se voue au soin de la suivre avec une parfaite exactitude, ne doit réellement pas avoir le temps de penser à autre chose.

» Je m'amusais dernièrement à repasser dans ma mémoire toutes les métamorphoses qui se sont opérées dans ma coiffure depuis mon enfance : très-jeune encore, je portais mes cheveux poudrés et pommadés, et relevés devant sur ma tête, de manière à laisser distinguer ce que l'on appelait les sept pointes, qui, lorsqu'elles se trouvaient régulières, passaient pour une grande beauté. Bientôt après, je les rabattis sur mon front pour les faire *créper*, tantôt en grosses, tantôt en petites boucles, avec un énorme chignon derrière. Puis on fit retomber ce chignon, laissant les cheveux flotter sur les épaules, retenus par un coulant d'or ou d'acier. A la révolution de 1789, toutes les femmes quittèrent la poudre, et peu après nous portâmes pendant plus d'un an des perruques blondes. On reprit enfin ses cheveux, mais pour les faire couper court et se coiffer à la Titus. Les cheveux repoussés, nous nous coiffâmes longtemps à la grecque, et les têtes de toutes les statues antiques servirent successivement de modèles à nos coiffeurs. Ensuite, je portai des nœuds d'Apollon, des choux, que sais-je ? non sans voir reparaitre chez plusieurs élégantes de longues boucles pendantes, que l'on nommait dans ma jeunesse des *repentirs* ; puis enfin, des bandeaux que j'adoptai, comme beaucoup d'autres vieilles femmes, bien décidée à les conserver, parce que cela est plus tôt fait. »

Madame de Bawr, qui parle d'elle-même avec tant de négligence et de simplicité,

trouve plus de chaleur et d'animation lorsqu'il s'agit de louer les autres. Voici en quels termes elle parle d'une aimable et célèbre artiste :

« Jamais existence de femme n'a peut-être été plus brillante et plus honorable que celle de madame Lebrun. Dès l'âge de dix-sept ans, son talent l'avait placée sur la première ligne des peintres qui précéderent l'école de David. A la cour, à la ville, on se disputait ses heures pour obtenir un portrait sorti de ce pinceau si jeune et si habile... A cette époque, l'Académie de peinture admettait des femmes, qui n'y siégeaient qu'en très-petit nombre, ainsi qu'on doit l'imaginer. En 1783, madame Lebrun devint donc collègue de Joseph Vernet, de Ménageot, de Vincent, etc., et fit, pour son tableau de réception, *la Paix ramenant l'Abondance*, tableau que tous nos peintres admiraient encore au ministère de l'Intérieur en 1840, et qu'on a, je crois, porté depuis à Versailles. Madame Lebrun avait alors vingt-huit ans; elle était belle, riche, l'artiste le plus renommé de la France. Elle devint l'idole de cette société que nous ne connaissons que par oui-dire, mais que ses formes gracieuses et bienveillantes devaient rendre si aimable. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qui avaient acquis un nom dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Il se joignait à cette réunion des hommes et des femmes de la cour, assez heureux pour se faire inviter à des soupers où l'on servait trois modestes plats, mais où les princes du sang venaient s'asseoir entre Gluck et l'abbé Delille.

» Gâtée, flattée, adulée par tout ce qui l'entourait, et cela depuis l'âge qui touche à l'enfance, on peut croire qu'une pareille femme a passé sa vie dans un enivrement d'orgueil continu. Nous tous, qui ne l'avons connue que vieille, et qui l'avons tant aimée, nous sommes bien certains qu'elle n'a jamais cessé d'être simple et naturelle. Plus passionnée pour son art qu'enorgueillie de ses succès, la vanité lui était aussi étrangère que l'envie. Elle peignait, poussée par le besoin, payée par le plaisir de peindre. Tout ce que son talent lui avait attiré d'hommages et de considé-

ration, elle en parlait quelquefois, mais sans le moindre désir de se faire valoir; elle contait cela ainsi qu'elle aurait conté toute autre chose, et comme elle était vraie jusqu'à la naïveté, il était aisé de voir qu'elle avait toujours puisé ses jouissances dans son atelier, bien plutôt que dans le monde.

».... Dans l'année de la campagne de Moscou, je passai l'été à Mons, près de Paris, chez une femme charmante, la princesse Jablonowska. Il n'était bruit alors que de la guerre contre la Russie, et toutes les lettres qui arrivaient de Varsovie, comme toutes les personnes qui venaient nous voir de Paris, affirmaient que Napoléon avait pris l'engagement positif de rétablir le royaume de Pologne. Cette nouvelle se confirmant de plus en plus, il serait difficile de peindre le ravissement qu'elle portait dans l'âme de la princesse et de plusieurs Polonaises qui se trouvaient chez elle. Toutes s'étaient hâtées d'écrire en Pologne à leur intendant, pour que l'on ouvrit aux Français les palais, les châteaux, et qu'ils y fussent traités comme les maîtres de la maison. Il était devenu impossible à ces dames de parler d'autre chose que de l'Empereur ou de son armée, et cela, avec une exaltation telle, que je n'aurais pas été surprise qu'elles en perdissent la raison. Les soirées se passaient à chanter des airs nationaux, à tirer des pétales dans le parc; les aimables femmes ne savaient qu'inventer pour manifester leur contentement et leurs espérances, au point que me trouvant la seule qui ne fût pas leur compatriote, j'étais aussi la seule qui n'eût pas mis à mon bras un ruban aux couleurs polonaises.

» Cette félicité durait depuis un assez long temps, quand le général Kosciuszko arriva à Mons, pour passer quelques jours chez la princesse Jablonowska. « Eh bien, général? eh bien! lui cria-t-on d'un air triomphant, dès qu'il entra dans le salon, nous pouvons espérer enfin! »

» Je vois encore ce noble vieillard dont le visage était empreint de mélancolie et de gravité. Il s'approcha de la comtesse Birginska, sœur de la maîtresse de la maison, et dénoua le nœud de ruban qu'elle

portait à son bras gauche, sans prononcer une parole.

» Cette action fit pâlir toute la compagnie, car nul ne pouvait mieux savoir que le général Kosciuszko jusqu'où s'étendaient les projets de Napoléon sur la Pologne; chacun sait qu'avant de partir pour cette fatale campagne, l'Empereur eut plusieurs entretiens avec lui, et que ces conférences se terminèrent par le refus que fit Kosciuszko de le suivre; le héros de la Pologne ne voulant pas que sa présence dans le camp du héros français pût abuser ses compatriotes.

».... Il est impossible d'être parfaitement aimable, quand on n'est pas doué d'une grande bienveillance naturelle. Tous les efforts que l'on peut faire, sous le rapport de l'amabilité, ne parviennent à rien, s'ils recouvrent un fond d'aigreur et de sécheresse, car ce fond ressort en toute occasion, quelque spirituel que l'on puisse être. On pourrait même dire que parfois trop d'esprit nuit à l'amabilité, en nous faisant sacrifier l'indulgence au plaisir de lancer un sarcasme assez piquant pour exciter le rire de notre auditoire. Comme on voit fort peu de gens résister à cette tentation, il en résulte que beaucoup peuvent briller, peuvent amuser sans être réellement aimables, et ceci me rappelle un mot fort juste de M. de Talleyrand. Il parlait un jour de deux sœurs, bien connues l'une et l'autre de la société, et disait: « Madame de P... est très-aimable, quoiqu'elle ait peu d'esprit; madame de V... a beaucoup d'esprit, mais elle n'est pas aimable. »

».... Un royaliste, qui ne pouvait pardonner à l'un de nos grands poètes d'avoir fait proclamer la république en 1848, le voyant depuis s'efforcer, par ses actions et par ses écrits, de calmer la fougue populaire, disait: « C'est un incendiaire qui s'est fait pompier. »

».... Michaud, l'académicien et l'auteur des *Croisades*, non-seulement était un des hommes les plus spirituels que j'aie connus, mais il a donné, dans nos révolutions,

l'exemple si rare d'un homme qui n'a jamais sacrifié ses opinions et jamais changé de drapeau. Attaché jusqu'à son dernier soupir au parti légitimiste, à l'époque où l'Empereur était à peu près le maître du monde, M. de Fontanes, alors grand-maitre de l'Université, le pressait vivement de se rallier au gouvernement, et de ne plus employer sa plume contre celui qui venait de rétablir l'ordre en France. Pour l'y décider, M. de Fontanes lui dit (soit que la chose fût vraie ou non, car le fait est contesté): « Je sais toute l'estime que vous professez pour le caractère et le talent de l'abbé Delille; eh bien! l'abbé Delille consent à recevoir deux mille écus de pension. — Je le crois bien, répondit Michaud; il a si peur, si peur, qu'il accepterait deux cent mille livres de rente. »

».... Un Allemand, qui venait de faire un voyage en France, se trouvait dans un salon de Francfort. Want se rendre habituel un usage qu'il avait remarqué à Paris, lorsqu'il fut sur le point de se retirer, en se glissant vers la porte, il se mit à chercher son chapeau dans tous les coins du salon, sans prendre congé de personne, mais non sans renverser des fauteuils, des tables, briser des porcelaines, etc.

« Mon Dieu! que faites-vous donc, monsieur B...? s'écria la maîtresse de la maison, effrayée de ce ravage. — Je sors à la française, madame. »

Ces quelques extraits pourront vous faire juger, mesdemoiselles, du charme des *Souvenirs* de madame de Bawr; le style en est aimable, facile, spirituel, sans apprêt; l'auteur s'oublie constamment elle-même, et ne parle des autres qu'en termes bienveillants: elle semble n'avoir gardé de la vie et des relations sociales qu'une impression douce et une inépuisable indulgence, et elle nous démontre, en dépit de M. de Talleyrand, qu'on peut avoir beaucoup d'esprit en demeurant parfaitement aimable — c'est-à-dire parfaitement bonne.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EL ARBOL DE LA ESPERANZA.

Al pie nace de una cuna
El arbol de la Esperanza;
Y al son del viento se mece,
Fragil cual trémula cana.

Solo un instante por dicha
Manso el céfiro le halaga,
Que el cierzo belado lo seca,
Y el austro ardiente lo abrasa.

Crece, da vistosas flores,
Y el fruto rara vez cuaja :
Cual tierna flor del almendro,
Muere por nacer temprana.

Cuanto mas alto se encumbra,
Mas peligros le amenazan ;
Como el cedro que descuella,
Los rayos del cielo llama.

Reposa el aguilá altiva
En su copa soberana ;
Mientras insectos traidores
Están royendo su planta :

Hondas echa las raíces ;
Lejos extiende sus ramas ;
Y apenas da escasa sombra,
La Muerte su tronco tala.

MARTINEZ DE LA ROSA.

L'ARBRE DE L'ESPÉRANCE.

I. — Au pied d'un berceau naquit l'arbre
de l'Espérance ; il s'agite au bruit du vent,
aussi fragile que le faible roseau.

II. — A peine le doux zéphyr l'a-t-il ca-
ressé de son souffle pendant un moment heu-
reux, que le vent du nord vient dessécher ses
racines, ou le brûlant auster les consumer.

III. — Il croît, il donne de belles fleurs,
mais rarement du fruit : ainsi la fleur délicate
de l'amandier meurt pour être éclore préma-
turement.

IV. — Quand l'arbre a grandi plus encore,
il est menacé aussi de plus de dangers ; comme
le cèdre dont la cime élevée attire tout d'abord
le feu du ciel.

V. — Tandis que l'aigle altier se pose sur le
sommet majestueux de l'arbre, des insectes
nuisibles en rongent le pied.

VI. — L'arbre étend ses racines, il déve-
loppe ses rameaux ; et à peine jette-t-il un peu
d'ombre que la mort vient s'attacher au tronc
et le faire périr.

M^{lle} LOUISE MERCIER.

LA PRINCESSE DE WOLFENBUTTEL.

Ce fut en l'année 1745 que les différentes
cours de l'Europe reçurent la notification
officielle de la mort de haute et puissante
dame, Charlotte de Brunswick, princesse
de Wolfenbuttel, épouse du czarowitz Alexis,
héritier présomptif de l'empire de Russie.
Cette triste nouvelle excita un intérêt gé-
néral ; en plaignant la victime on maudis-
sait le bourreau, car il était de notoriété
publique que ni la douceur, ni l'esprit, ni
les grâces de cette malheureuse princesse
n'avaient pu adoucir le caractère violent,
l'humeur farouche du fils de Pierre le
Grand. On parlait d'actes d'une cruauté
inouïe, de tentatives d'empoisonnement

plusieurs fois réitérées, et auxquelles la
princesse aurait succombé sans les soins
vigilants et éclairés de son médecin ordi-
naire, le docteur Sandick. Enfin ce fut un
concert unanime de plaintes et de regrets.

Peu de mois après l'événement que nous
venons de mentionner, le secrétaire du
prince Courakin, ambassadeur du czar à
Paris, rencontra dans le jardin des Tuile-
ries une jeune femme dont l'aspect pro-
duisit sur son esprit un effet si étrange,
qu'il s'arrêta brusquement, tandis que ses
regards peignaient une surprise voisine de
l'égarement. Cette singulière émotion fut
sans doute remarquée par celle qui en était

l'objet, car elle adressa rapidement quelques mots à un vieillard qui l'accompagnait, et ils se perdirent dans la foule qui encombrait le jardin, sans qu'il fût possible au secrétaire du prince Courakin de les rejoindre.

Le vieillard était un Allemand, nommé Wolf; et depuis trois mois qu'il habitait Paris avec sa fille, c'était la première fois qu'ils choisissaient, pour but de leur promenade, un lieu aussi fréquenté que les Tuileries. Soit qu'ils eussent déjà formé le projet de quitter la France, soit qu'un intérêt puissant les engageât à hâter l'instant de leur départ, deux jours s'étaient à peine écoulés après la rencontre dont nous venons de parler, qu'ils s'embarquaient sur un navire allant à la Louisiane.

La fortune de ces étrangers paraissait médiocre, leur établissement des plus modestes; cependant les manières distinguées de mademoiselle Wolf, sa conduite édifiante, lui méritèrent bientôt l'estime des principaux habitants de la colonie; et l'on en retrouve l'expression dans une dépêche adressée au ministre du roi Louis XV, par le respectable évêque de la Louisiane.

Chaque jour voyait s'augmenter la population de cette colonie, et au nombre des Français arrivés le plus récemment, se trouvait le chevalier d'Aubans, jeune officier d'une très-honorable famille de la Champagne.

Toutes les fois que le hasard le mettait en présence de mademoiselle Wolf, un doute bizarre, et contre lequel il cherchait vainement à lutter, s'emparait de son esprit. Le chevalier avait beau s'accuser de vision chimérique, d'inqualifiable folie, cette étrange préoccupation le poursuivait sans cesse, et elle finit même par se changer en une invincible conviction.

Comme nous n'écrivons pas un roman, nous dirons de suite que M. d'Aubans avait reconnu dans la fille supposée d'un négociant allemand, la princesse Charlotte de Brunswick. Il l'avait vue trois ans auparavant dans la chapelle du palais impérial, à Saint-Petersbourg; et le souvenir de cette angélique physionomie, sur laquelle les souffrances et le malheur avaient

imprimé de si profondes traces, ne s'était jamais effacé de sa mémoire.

Mais comment se faisait-il qu'une princesse, fille d'un duc souverain, sœur de l'impératrice d'Autriche, héritière, par son mariage, du plus vaste empire de l'Europe, fût devenue la modeste habitante de notre naissante colonie? Par quel miracle enfin cette infortunée Charlotte, dont la mort paraissait un fait certain et généralement reconnu, avait-elle retrouvé une seconde vie? Voilà les mystères qui préoccupaient sans relâche l'esprit du chevalier, mais qu'une réserve pleine de convenance l'empêchait d'éclaircir. Le temps seul lui livra les détails que nous allons rapporter.

Après des actes de violence qui avaient mis sa vie en grand danger, la malheureuse épouse du barbare czarowitz, accueillit les conseils de la comtesse de Warbeck, sa parente, et se fit passer pour morte. Le médecin de la princesse et l'une de ses femmes contribuèrent à faire réussir ce plan; une servante du palais, qui venait de mourir à ce moment, fut enterrée à la place de sa royale maîtresse.

Pendant que Charlotte fuyait les lieux où elle avait tant souffert, n'ayant pour la protéger qu'un vieillard, et pour la servir qu'une pauvre Livonienne, à qui son véritable nom était inconnu, madame de Warbeck alla annoncer à Alexis la mort de sa victime; il reçut, dit-on, cette nouvelle avec une joie barbare.

En s'arrêtant à une détermination aussi étrange, aussi désespérée, la ferme conviction de la princesse était qu'elle prévenait un nouveau crime de la part de l'indigne czarowitz, sans être forcée à faire publiquement de scandaleuses révélations. Quatre années d'angoisses continuelles, de souffrances intolérables, avaient complètement épuisé ses forces et son courage; et elle ne devait se sentir un peu rassurée qu'après avoir mis entre elle et le coupable Alexis l'immense étendue des mers.

Il lui fallait des années d'une vie calme et paisible pour la reposer de tant de douleurs et d'agitations.

Le vieux Wolf, désirant utiliser la petite fortune de la princesse, acheta une habitation qu'il se proposait d'exploiter, et, à dif-

férentes reprises, il s'adressa à l'obligeance du chevalier d'Aubans, qui l'aïda à former ce modeste établissement. L'espèce d'intimité qui s'en suivit paraissait trop précieuse au chevalier pour qu'il risquât de la compromettre en se permettant la moindre allusion au passé.

Tout le monde connaît la fin misérable du czarowitz Alexis. Aussi mauvais fils qu'il avait été mauvais époux, il conspira contre son père, dont il avait toujours blâmé les réformes, et se vit condamner à la peine de mort avec les autres conjurés. L'empereur, néanmoins, lui fit grâce; mais Alexis ayant succombé peu de temps après, les causes de cette mort sont restées pour l'histoire l'un de ces terribles secrets connus de Dieu seul.

Lorsque cette triste nouvelle fut révélée à la princesse par les journaux de l'époque, M. d'Aubans était présent, et il l'entendit s'écrier en levant les yeux au ciel :

— Vous savez, ô mon Dieu! que je n'avais jamais désiré une telle vengeance!

Puis Charlotte s'arrêta émue, tremblante; son cœur était partagé entre la pitié que lui inspirait son misérable époux, et le regret d'avoir trahi un secret qu'elle croyait si bien caché.

Le chevalier d'Aubans lui montra combien elle s'était trompée à cet égard.

« Pour pouvoir douter, madame, dit-il vivement, de votre noble indulgence et de la miséricorde que renferme votre âme, il faudrait ne pas avoir eu, comme moi, l'honneur de vous approcher souvent.

— Eh quoi! vous saviez?... interrompit Charlotte.

— Je savais que la princesse de Wolfenbützel, après avoir été un ange de douleurs, s'était transformée en ange de mansuétude et de bonté.

— Je vous remercie, monsieur, reprit la princesse, moins de vos louanges que d'avoir gardé scrupuleusement un secret qui n'était pas confié à votre honneur. »

On agita ensuite la question de savoir quelle conduite devait tenir la veuve d'Alexis, après d'aussi étranges événements. Wolf penchait pour une revendication de ses droits; M. d'Aubans gardait un triste

silence; mais Charlotte déclara bientôt, de la manière la plus positive, qu'elle ne changerait pas sa douce et paisible existence pour les avantages d'une position plus brillante. Son seul désir, son unique ambition était de vivre tranquille et ignorée. Une pensée généreuse venait encore fortifier cette résolution. Si elle avait reculé devant de terribles et honteuses révélations, lorsque son époux était puissant et qu'il pouvait se défendre, irait-elle maintenant infliger de nouvelles flétrissures à sa mémoire? Puisque Dieu avait appelé le coupable à son redoutable tribunal, il s'était constitué son seul juge. Ainsi, Charlotte dans sa charité de chrétienne, comme dans sa dignité de femme et de princesse, était fermement résolue à ne pas démentir la croyance où l'on était de sa mort.

Ce fut au tour du vieux Wolf à s'affliger, tandis que la joie du chevalier éclatait dans ses regards.

Ainsi la mort du czarowitz n'amena d'abord aucun changement dans la vie de la princesse. Mais Wolf ne survécut que quelques mois à cet événement, et la perte de ce vieux et fidèle serviteur fut vivement sentie par Charlotte. Elle était trop jeune encore pour pouvoir se passer de protection, surtout au milieu d'une population un peu mélangée comme l'est nécessairement celle de toute colonie naissante. Le respectueux dévouement du chevalier d'Aubans cachait un sentiment plus tendre qu'avait pénétré la princesse. Elle lui confia sa destinée en le choisissant pour époux.

Leur modeste habitation offrait l'image du bonheur, et il semblait que rien ne dût troubler cette heureuse union. Madame d'Aubans partageait ses soins et son affection entre son mari et une charmante petite fille qu'elle avait nourri elle-même. On citait leur maison comme l'une des plus agréables de la Louisiane, et certes elle ne l'eût pas échangée contre un palais impérial, fût-ce à Saint-Petersbourg ou à Vienne.

Après dix années d'une félicité presque sans mélange, la princesse se vit rappelée à l'inévitable loi de notre pauvre humanité, à la souffrance. M. d'Aubans fut at-

teint d'une maladie grave qui fit désirer à sa femme de consulter les célébrités européennes; ils vendirent leurs propriétés et revinrent s'établir à Paris. Madame d'Aubans ne croyait plus y courir le risque d'être reconnue; mais cette fois encore son espoir fut trompé, tant cette aimable femme avait laissé de profonds souvenirs à tous ceux qui l'avaient connue. Le maréchal de Saxe, l'illustre vainqueur de Fontenoy, était le neveu de cette comtesse de Warbeck qui avait autrefois conseillé et favorisé la fuite de l'épouse du czarowitz. Il vit la princesse, la reconnut, et sollicita vivement l'autorisation d'instruire le roi de sa présence à Paris. Charlotte parut s'y décider à regret, et mit pour condition expresse que le maréchal différerait de quelques jours cette communication. Maurice y consentit; mais avant que le délai fût expiré, M. et madame d'Aubans étaient partis pour l'île Bourbon. Louis XV n'en voulut pas moins étendre sureux sa bienveillante protection; et sans trahir le secret de la princesse, il la fit recommander d'une façon toute particulière au gouverneur de l'île. Mais madame d'Aubans semblait avoir épuisé la somme de bonheur qui devait être ici-bas son partage; elle perdit successivement sa fille et son époux. La France était devenue pour elle une patrie d'adoption, elle résolut d'y finir ses jours. Son premier désir avait été d'entrer à l'abbaye de Belle-Chasse, mais elle éprouva quelques difficultés qui l'y firent renoncer, et alla s'établir à la Meulière de Vitry, dont elle avait fait l'acquisition. On a dit que le roi de France ayant écrit lui-même à la grande Marie-Thérèse pour l'instruire de cette miraculeuse résurrection, l'impératrice, reine de Hongrie, pressa vivement sa tante de venir habiter ses états; mais elle s'y refusa afin de pouvoir être plus libre en France, et d'y consacrer uniquement sa vie à la pratique

des bonnes œuvres. Les derniers malheurs de la princesse étaient les seuls qui occupassent son esprit, parce qu'ils se rattachaient à ses plus chers souvenirs, à ses plus douces affections. En pleurant son époux et sa fille, elle pouvait bénir aussi leur mémoire; le temps avait cicatrisé les autres plaies de son âme; mais il en est dont on ne veut pas guérir.

La mort de madame d'Aubans eut lieu en l'année 1771; les seules personnes que depuis longtemps elle admit dans sa retraite, étaient son directeur et l'ambassadeur de l'Empire. Ce fut ce dernier qui conduisit le deuil, tandis qu'un aumônier du roi Louis XV dit l'office des morts et donna l'absoute.

En historien fidèle nous devons parler d'un mémoire que fit paraître à cette époque l'impératrice de Russie, cette veuve de Pierre III, que les philosophes ont appelée la grande Catherine, la Sémiramis du Nord. Elle niait d'une manière formelle l'identité de madame d'Aubans avec la princesse de Brunswick, dont la mort en 1715 aurait été fort réelle. Tout ce qui tendait à faire supposer le contraire n'était qu'une fable dont le bon sens public ne pouvait manquer de faire bientôt justice. Cette tardive dénégation manqua le but qu'on s'en était promis; et la voix générale suppléa à celle que la mort avait rendue muette. Pourquoi venait-on contester à cette noble femme un nom qu'elle n'avait pas réclamé, une position qu'elle avait volontairement abdiquée? Il était permis à Catherine d'être incrédule, mais elle aurait dû s'imposer le silence.

Entre Charlotte de Wolfenbützel et la veuve de Pierre III, nul parallèle n'est possible; mais on peut honorer la mémoire de celle qui souffrit et pardonna.

MARIE ÉMERY.

HOME, SWEET HOME.

(DOUX CHEZ SOI.)

EULALIE D'ALBERT, } Jeunes femmes de capitai-
CÉLINE DUBREUIL, } nes de marine et cousi-
 } nes germaines.

Mme VINCENT, voisine.

SUZETTE, femme de chambre.

LE PÈRE BACHOU, jardinier.

JEUNES GENS ET JEUNES FILLES DE FONTENAY.

La scène est à Fontenay-aux-Roses.

Le théâtre représente un joli salon de campagne, grandes fenêtres sur les jardins. Piano, table à ouvrage, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

EULALIE, CÉLINE.

Céline arrange des fleurs artificielles; Eulalie ourle des torchons.

CÉLINE. Cette guirlande me siéra-t-elle?

EULALIE. Fort bien.

CÉLINE. J'y ai passé deux heures; autant pour visiter ma robe et les accessoires; et il ne me restera plus qu'à me procurer un éventail; tu sais qu'à mon dernier bal, j'ai cassé celui que mon mari m'avait donné en partant.

EULALIE. Prends le mien.

CÉLINE. Et toi?

EULALIE. Moi, je reste.

CÉLINE. Quelle idée!

EULALIE. Pourquoi irais-je, au mois de juin, me fatiguer à danser; en grande toilette surtout! quand il est si doux de respirer l'air frais du soir et les émanations des bois?

CÉLINE. Il est des nécessités auxquelles on ne peut se soustraire.

EULALIE. L'absence de nos deux maris est une excellente excuse; c'est mon bouclier; et quelque chose qu'on me dise, à quelque invitation qui me soit faite, à quelque gracieuse séduction qu'on emploie, je réponds: mon mari est absent; cela suffit; je reste libre.

CÉLINE. Et tu te fais la plus magnifique réputation de sauvage qui se puisse acquérir. Mon enfant, on est du monde, ou l'on

n'en est pas; il faut savoir se soumettre à ses exigences. Nos maris eux-mêmes, en partant, nous ont recommandé de ne négliger personne.

EULALIE. J'obéis; chaque mois, je consacre deux jours aux visites, et un troisième aux réceptions; de cette sorte, je maintiens des rapports qui peuvent nous devenir utiles, et je ne gaspille point ma chère liberté.

CÉLINE. Tu es comme maître Adam de Nevers, toi, tu as provision de chevilles; mais, franchement, parfois ne t'ennuies-tu pas?

EULALIE. M'ennuyer! ah, si l'ennui pénètre jamais chez nous, chère Céline, c'est le lendemain d'un bal, et sur ton beau front. Les domestiques à aider et à conduire; le jardin à surveiller; le paysage à contempler; les fleurs à admirer; les journaux à parcourir; ma musique à revoir; des torchons à ourler; mais les jours passent comme par enchantement. *Sweet home*, que de trésors de bonheur entre tes quatre murs!

CÉLINE. Fort bien, mais l'ivresse d'un bal, t'en es-tu jamais rendu compte? Cet orchestre, dont les sons ravissent et enlèvent; ces regards admirateurs, qu'on ne voit pas, mais qu'on sent, et qui font rougir de plaisir; ces tourbillons qui vous attirent, auxquels on se mêle et que, bientôt, on domine de sa grâce et de sa légèreté; ces danseurs qui se heurtent, pour arriver les premiers à formuler leur invitation respectueuse; cette jalouse envie qu'on inspire aux autres femmes; qu'en dis-tu?

EULALIE. Que je préfère à ton orchestre brillant, une douce mélodie, jouée par mes mains inhabiles, alors qu'autour de moi, tout est paix et silence; à tes admirateurs, le « qu'elle est avenante! » des bonnes femmes de Fontenay; aux tourbillons qui t'entraînent, une course, à travers Aulnay et Verrières, sur ma noire et douce Mirza; enfin, à la jalousie que tes succès inspirent, une poignée de main et une appro-

bation de notre bonne madame Vincent, par exemple.

CÉLINE, *baillant*. Joli, très-joli; la morale en action renouvelée et peu diminuée. — Nous disons donc que tu me prêtes ton éventail?

EULALIE. A ton service.

CÉLINE, *les yeux vers le jardin*. Tiens, Suzette qui a l'air de vouloir et de n'oser entrer.

EULALIE. Je sais ce dont il s'agit. (*Parlant au dehors.*) Venez, Suzette.

CÉLINE, *se levant*. Un mystère; je me retire.

EULALIE. Un mystère, non. Reste, tu seras au courant en quatre mots.

CÉLINE. Mais...

EULALIE. Tes apprêts n'en souffriront pas, puisque tu n'as point à descendre à Paris pour l'éventail.

CÉLINE, *se rasseyant*. C'est juste.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SUZETTE.

SUZETTE, *avec expansion*. Ah! chère madame! (*S'arrêtant à la vue de Céline.*) Pardon, je ne voyais pas madame; je croyais madame à Paris.

CÉLINE. Cela ne fait rien, Suzette, parlez.

SUZETTE. Je n'ose; j'ennuierai madame.

CÉLINE. Ne dirait-on pas qu'ici, et pour vous, je suis une étrangère? Dites, dites; cela doit être quelque nouvelle heureuse; votre figure est tout épanouie.

SUZETTE. Ah! madame, c'est Pierre, mon promis, qui, grâce à la protection de madame Eulalie, vient d'obtenir la place de jardinier en second chez le duc de Trévis; de sorte que, comme mon père n'attendait pas autre chose pour nous marier, on nous *bannit*, dimanche, au prône; et la noce, à la fin du mois!

EULALIE. Vous voyez, Suzette, que je m'occupe du trousseau?

SUZETTE. Comment, madame, ces bons torchons-là, c'est pour moi?

EULALIE. Et bien d'autres choses encore.

SUZETTE. Comme madame est bonne! et que je suis heureuse, tout en me mariant, de pouvoir rester au service de ces dames!

CÉLINE. Cousine, montre-moi donc le trousseau de Suzette.

EULALIE. Avec plaisir; deux minutes, et je te l'apporte. Cela fait que tu jouiras de sa surprise, car elle ne le connaît pas plus que toi.

SCÈNE III.

CÉLINE, SUZETTE.

CÉLINE. Comment ne m'avez-vous rien dit de votre mariage, Suzette?

SUZETTE. Je n'aurais point osé en parler à madame.

CÉLINE. Vous osez bien avec Eulalie.

SUZETTE. Ah! madame, c'est tout autre chose.

CÉLINE. Comment cela?

SUZETTE. Madame Eulalie est toujours là, on peut causer; ça vient tout naturellement et sans qu'on y pense; tandis que madame est tellement prise au dehors, que nous ne lui voyons pas un pauvre petit instant à elle, et que personne ne se permettrait de venir l'ennuyer de ses espérances ou de ses peines.

CÉLINE. Ah!

SUZETTE. Oui. Ainsi, dernièrement, lorsque la mère Aubry, la laitière, a été prise de ses rhumatismes, si j'étais venue dire à madame: « La mère Aubry a ses rhumatismes, » madame n'y aurait pas fait attention, parce que madame ne connaît pas la mère Aubry.

CÉLINE. Qu'est-ce que la mère Aubry?

SUZETTE. Madame désire savoir ce que c'est que la mère Aubry?

CÉLINE. Puisque je vous le demande.

SUZETTE. Eh bien, la mère Aubry est la veuve du plus fameux vaurien que la terre ait porté; elle a une vache, cinq petits enfants et un carré de choux et de pommes de terre; les choux, les pommes de terre et le produit du lait nourrissent les enfants; mais, si la mère Aubry ne pouvait aller vendre son lait à Paris, ni s'occuper de ses pommes de terre et de ses choux, comme il n'y a jamais guère d'avance chez nous autres, les cinq enfants et leur mère seraient obligés d'avoir recours à la charité publique; et c'est dur, quand on a pour habitude de tout devoir à son travail.

CÉLINE. Si ce n'est l'aumône, quel genre de service rend donc ma cousine à la mère Aubry?

SUZETTE. Elle emporte je ne sais pas quoi, dans une bouteille et dans un petit pot, et, soir et matin, tant que durent les rhumatismes, elle va, tout uniment, frotter la mère Aubry, qui, par ce moyen, n'est pas obligée de discontinuer sa besogne.

CÉLINE. Tout cela est du nouveau pour moi.

SUZETTE. Il y en a bien d'autre !

CÉLINE, rir e forcé. C'est donc la sœur de charité du lieu ?

SUZETTE. Il n'y a pas que des malades qu'elle s'occupe ; et l'école du soir ; vous ne connaissez pas notre école du soir, madame ? C'est bien gentil, allez ; on y entendrait une souris courir.

CÉLINE. Une école ; et qui la tient ? qui s'y rend ?

SUZETTE. Nous donc ; les filles et les garçons de Fontenay. — Dans les premiers temps, nous n'apportions pas grande attention à ses leçons, mais quand la grammaire, ou le calcul, ou le travail du jour, nous ont un peu endormis, madame nous réveille par de si belles histoires, que, bientôt, on est tout yeux et tout oreilles pour l'écouter.

CÉLINE, souriant. En vérité ?

SUZETTE, sérieuse. C'est comme je vous le dis, madame.

CÉLINE. C'est là que vous avez connu Pierre ?

SUZETTE. Oh ! non ; Pierre, c'est une autre histoire.

CÉLINE. Voyons l'histoire de monsieur Pierre.

SUZETTE. C'est que, pour dire à madame l'histoire de Pierre, il faut que je lui dise celle de Gobe-Tout.

CÉLINE. Gobe-Tout ! Un chien ?

SUZETTE. Un homme, sauf respect.

CÉLINE. Un homme ! — Va pour l'histoire de Gobe-Tout. (Elle s'assied à la place d'Eulalie, et, sans y songer, prend l'ouvrage de la jeune femme et travaille.)

SUZETTE. Gobe-Tout, c'était comme qui dirait la bête enragée du pays et des alentours ; toute sa famille était morte, et lui, qui avait grandi, comme les oiseaux, à la rosée du ciel ; qui ne connaissait, je crois bien, d'autre manière de se laver, que de se plonger, tout entier, dans

l'étang Duplessy ou dans la Bièvre ; qui ne se peignait guère ; qui ne portait, hiver comme été, qu'un pantalon de toile et une mauvaise chemise de laine rouge ; et qui n'avait jamais compris la nécessité des souliers et des bas ; Gobe-Tout, étant petit, et pour sa vilaine mine, avait été repoussé par les autres gamins, comme, plus tard, il le fut par les jeunes gens de son âge ; ce qui lui donna l'habitude et le goût de vivre seul.

CÉLINE. D'où lui vient son surnom ? Gobe-Tout n'est pas un nom.

SUZETTE. De ce que, n'ayant eu ni père ni mère pour lui gagner son pain, il s'était également habitué à vivre de ce qu'il arrachait dans les champs ; betteraves, carottes, navets, oignons, pommes de terre, il mange tout, sans sel, beurre, ni cuisson.

CÉLINE. Une espèce de Diogène.

SUZETTE. Je ne sais pas, madame ; mais, ce que je sais, parce que c'est cela qui m'a fait aimer Pierre, c'est que le pauvre Gobe-Tout, qui, au fond, n'a pas de méchanceté pour un liard, et qui est honnête, madame, il n'y a pas à dire ; personne ne peut accuser Gobe-Tout de lui avoir fait tort d'une épingle...

CÉLINE. Hors les betteraves, les carottes et le reste.

SUZETTE. Ah ! madame, le lièvre qui vient manger nos jeunes pousses n'est pas traité de voleur ; il faut bien que tout le monde vive.

CÉLINE. Oui, mais en broutant nos jeunes pousses, le lièvre fait métier de lièvre ; tandis que le lot de l'homme est le travail.

SUZETTE. Voilà, justement, ce qu'un jour les gendarmes ont dit, en traitant ce pauvre Gobe-Tout de vagabond, et en l'emmenant en prison, à ce que je crois ; mais, pour en revenir à notre histoire, un seul garçon, dans tout le pays, avait pris pitié du pauvre Gobe-Tout ; c'était Pierre ; et, comme Pierre n'est guère plus riche que Gobe-Tout, il ne lui avait offert ni habits, ni argent, mais sa compagnie, son amitié ; ah ! Pierre me l'a souvent conté ; la première fois qu'il dit bonjour à Gobe-Tout et lui tendit la main, Gobe-Tout se détournait comme un sauvage, auquel on parle une langue inconnue ; lorsque Pierre lui dit de

venir faire un tour avec lui, du côté de la fosse Bazin, là où il y a de si jolis ombrages et tant de violettes, Gobe-Tout le regarda dans les deux yeux, avec l'envie de le battre, comme quelqu'un qui se moque de vous; enfin, lorsque Pierre, qui est têtue quand il s'y met, le prit par-dessous le bras, et le força de marcher côte à côte avec lui, eh bien, savez-vous ce que fit Gobe-Tout?

CÉLINE, intéressée. Dites.

SUZETTE. Voyant que c'était pour de bon; que, réellement, une bonne amitié venait à lui, il se laissa conduire comme un tout petit enfant; et, quand Pierre le regarda en dessous, pour voir la figure qu'il faisait, savez-vous ce qu'il vit?

CÉLINE, émue. Des larmes?

SUZETTE. Oui, madame, de vraies larmes, de grosses larmes, qui tombaient sur sa vilaine barbe, drues comme une averse. — Dès cet instant, ils devinrent les meilleurs amis du monde; et comme, moi aussi, j'avais souvent eu pitié du pauvre Gobe-Tout, de voir Pierre l'aimer, ça me fit aimer Pierre; et madame Eulalie, qui sut tout, trouva qu'une amitié, partant de là, doit être une bonne amitié; et voilà pourquoi elle a été demander au duc la place de jardinier en second.

CÉLINE. Que d'événements! que de petits drames autour de soi, et sans qu'on s'en doute! Mais Eulalie tarde, il me semble; Suzette, voyez donc ce qu'elle fait.

SCÈNE IV.

CÉLINE, seule et travaillant toujours.

Cette Suzette, elle a eu le talent de m'intéresser; il y a du cœur et de la délicatesse chez cette fille; quand on prend la peine d'étudier et de connaître ses gens, je conçois qu'on s'y attache. C'est, peut-être, parce que maîtres et domestiques avaient une vie commune, qu'autrefois il y avait de ces exemples de fidélité et de dévouement qui nous semblent presque fabuleux aujourd'hui. De nos jours, quand on leur a régulièrement payé leurs gages, tout est dit; on se délivre un brevet de maître juste et bon. Qu'exiger d'eux, en retour? ce qui

se paie; le service; mais rien du cœur.

(Sa tête se penche sur sa main, dans l'attitude de la réflexion.)

SCÈNE V:

CÉLINE, LE PÈRE BACHOU.

(Le père Bachou porte quelque chose, que recouvre un papier hermétiquement fermé; il ne voit pas le visage de Céline, et croit parler à Eulalie.)

BACHOU. Parions que vous avez pensé que j'étais un ingrat; pas vrai, madame? (Céline relève la tête et regarde le père Bachou avec étonnement.) Ben des excuses et ben des pardons, madame; faut donc que j'aie la berlue; je vous prenais pour madame Eulalie. C'est que je n'ons pas pour habitude de trouver madame ici; et v'là comment je m'adressions tout fin dret à madame; si j'avions su que c'était madame, je ne nous serions pas permis d'entrer sans carillonner un brin. (Il se dirige vers la porte.)

CÉLINE. Restez, mon brave homme.

BACHOU, s'asseyant. Ah! si madame me le commande. (Se relevant.) Bon! v'là que je m'assis, à présent... Avec madame Eulalie, on a si peu l'habitude de se gêner, qu'on fait devant elle comme chez soi.

CÉLINE, souriant avec bonté. Ne changez rien à vos habitudes; asseyez-vous.

BACHOU. Je ne peux pas me permettre ça devant madame.

CÉLINE. Je vous en prie.

BACHOU, s'asseyant sur le bord de sa chaise. C'est donc pour obéir à madame.

CÉLINE. Comment vous appelez-vous, mon brave homme? Êtes-vous du pays? Il ne me semble pas vous avoir rencontré jamais.

BACHOU. Oh, que si; mais madame était en compagnie; même que madame, ce jour-là, se fâcha contre moi, et me dit qu'elle ne m'achèterait plus jamais de fleurs; car je suis maître jardinier, madame.

CÉLINE. Et pourquoi ne devais-je plus vous acheter de fleurs?

BACHOU. C'est que madame, qui n'a pas sûrement le temps de s'occuper de tout ça, et qui ne sait pas qu'on peut aimer ses fleurs comme ses enfants; espérer en elles; faire sur elles des expériences qui occupent l'esprit nuit et jour, et guetter le

moment de leur éclosion, comme une mère quette le sourire de son premier-né; madame voulait l'unique bouton d'un petit rosier, sur lequel j'étais en train d'essayer d'une nouvelle greffe; et, à mon grand déplaisir, je dus refuser madame, quoique madame m'offrait cent fois la valeur du bouton.

CÉLINE, rougissant. C'est vrai, je me souviens; vous êtes le père Bachou. Mais pourquoi donc m'avoir si obstinément refusé ce malheureux bouton?

BACHOU. Ah! madame, je n'y aurais pas touché pour ma mère. Comme je vous l'ai dit, c'était justement une greffe nouvelle que j'essayais; depuis dix jours, je suivais, ligne à ligne, la marche de mon bouton; je l'abritais du trop chaud, du trop froid, de la pluie, du vent; j'épiais sa première coloration; j'en avais la fièvre. Réussie, la fleur devait figurer au Luxembourg, à l'exposition d'horticulture, en compagnie d'autres belles fleurs, qui ne l'auraient point éclipsée, dà! J'en perdais le boire et le manger; je n'en dormais plus.

CÉLINE, intéressée. Eh bien?

BACHOU. Manquée, net. J'espérais une rose panachée, avec la délicatesse et le parfum de cette modeste rose des quatre saisons, qu'on dédaigne et qui, comme dit madame Eulalie, ne plaît qu'à ceux qui ont quelque chose dans le cœur; et j'obtenais un monstre, une rose lie de vin, ayant bien du parfum, mais point de beauté! Ce fut un coup terrible; foi de Bachou, je crois que, sans madame Eulalie, j'en aurais fait quelque bêtise; j'aurais bu. Mais madame Eulalie, qui arrive toujours à point, là où il y a une bonne action à faire ou une peine à consoler, apprit mon malheur et vint y porter remède.

CÉLINE. Est-ce que ma cousine entend rien à ces sortes de choses?

BACHOU. Elle! ah ben, ah ben, c'est à l'œuvre qu'il faut la voir; elle connaît les fleurs aussi bien que moi; et ce n'est pas peu dire; elle coupe, elle émonde; c'est un diable à la besogne; elle en fait plus en une heure que mon garçon jardinier en un jour, le grand flandrin, parce qu'elle le fait avec plaisir. Tant y a, qu'elle vint m'apporter une idée; que son idée me fit l'effet

d'une lumière; c'était si simple et si juste, que, cent fois, j'avais été à côté, et que je ne comprenais pas que ça ne me fût point venu. La chose expliquée, j'aurais parié ma tête, et celle de la mère Bachou avec, que le but était touché; en effet, (désignant son papier) c'est beau! c'est beau, madame, à se mettre à genoux devant, si l'on ne regardait plus haut; aussi, avant n'importe quelle exposition, la première est pour madame Eulalie, et je la lui apporte; c'est son droit et c'est mon plaisir.

CÉLINE. Qu'elle se hâte donc de revenir, car je meurs d'envie de la voir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EULALIE.

CÉLINE. Arrive donc, lambine.

EULALIE. Pardon, mon enfant; c'est qu'il y a là-bas les jeunes gens et les jeunes filles de Fontenay...

CÉLINE. Ceux dont tu t'es faite l'institutrice?

EULALIE, surprise. Qui t'a dit?

CÉLINE. Va toujours.

EULALIE. Ces bons enfants se sont souvenus de ma fête, et leurs paroles simples et naïves m'ont tellement émue, que j'avais absolument oublié que tu m'attendais. Mais comment n'es-tu pas encore à ta toilette? Il se fait tard.

CÉLINE. Me trouves-tu assez belle pour passer la soirée avec toi?

EULALIE. Que dis-tu?

CÉLINE. Que moi aussi, je reste.

EULALIE, l'embrassant. Chère Céline, que tu es bonne!

CÉLINE. Remercie-moi, je t'y engage. — Mais, tiens, regarde plutôt ce sournois qui ne dit mot dans son coin.

EULALIE. C'est vous, père Bachou? Bonjour, et les fleurs? (Sans répondre, Bachou découvre la plus admirable rose panachée qui se puisse voir; les deux jeunes femmes poussent un cri de surprise et de plaisir; le vieillard est rayonnant de bonheur.)

CÉLINE. C'est magnifique!

EULALIE. Et le parfum le plus suave! Ah! Bachou, Bachou, pourquoi avoir cueilli cette merveille? on vous l'aurait payée deux cents francs sur pied.

BACHOU. Eh ben, et la joie que j'éprouve

en vous la donnant, ça ne se compte donc pas ?

EULALIE, très-émue. Père Bachou, embrassez-moi.

BACHOU, s'essuyant la bouche avec le revers de sa main, et de grosses larmes dans les yeux. Madame, j'encadrerai la date de cette belle journée !

CÉLINE, à part à Eulalie. Que tu es heureuse d'être aimée ainsi ! Tu as fait commela sœur de Marthe, tu as choisi la meilleure part. (Haut.) Qu'as-tu fait de tes écoliers ?

EULALIE, posant la rose dans un vase de vieux Sèvres. Ils m'attendent.

CÉLINE. Fais-les entrer. Je ne vais point au bal, mais j'en improvise un, céans, et tu l'ouvres avec le père Bachou, en face de Pierre et de Suzette.

EULALIE, souriant. Folle ! (Céline fait un signe au dehors ; jeunes gens et jeunes filles, avec de gros bouquets, pénètrent dans le salon, ayant Suzette et Pierre à leur tête.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M^{me} VINCENT, JEUNES GENS ET JEUNES FILLES DE FONTENAY.

EULALIE, prenant les bouquets. Merci, mes bons amis, encore une fois merci. Il me serait

difficile de vous dire à quel point votre affection me touche. Chère madame Vincent, c'est vous qui avez trahi le secret de l'almanach.

M^{me} VINCENT. En était-il besoin ? Croyez-vous que la fête de celle que l'on voit, la mère des uns, la consolatrice des autres, l'amie de tous, n'était pas attendue, depuis longtemps, comme une fête solennelle et sacrée ?

EULALIE. Le peu que je fais porte en soi sa récompense et son bonheur.

CÉLINE, courant au piano et prédisant vivement. En place, en place ! Suzette, prenez la main de Pierre ; père Bachou, la main d'Eulalie ; allons, allons, l'orchestre n'attend point ; en avant ! (Bas à Eulalie.) Cousine, dans la liste de ce qui remplit tes jours et te fait chérir la maison, tu as oublié ce qui rayonne, comme un reflet d'en haut, et répand sur tout un charme suprême ; tu as oublié la charité ! *sweet home*, c'est dans le secret de tes murs qu'elle s'abrite, elle et le bonheur !

ADAM BOISGONTIER.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Quelle est l'île d'Europe qui, tour à tour, eut pour maîtres les fils de Cadmus, les compatriotes de Scipion, les soldats de Genséric, les sectateurs de Mahomet, les fils de Rollon, les descendants de Charle-

magne, le frère de saint Louis, les ancêtres et les petits-fils de Charles-Quint, un descendant de Rodolphe de Habsbourg et les neveux de Henri IV ?

Économie Domestique.

Fèves de marais (conserver pour l'hiver). — Mettez du sel fin dans un saladier, roulez-y les fèves de marais tendres et bien écosées ; rangez-les dans des bouteilles et bouchez hermétiquement. Avant de vous en servir, faites-les dessaler pendant vingt-quatre heures.

Melons. — Pour conserver les melons jusqu'en décembre ou même janvier, il faut les choisir tardifs, pas trop mûrs, les essuyer avec beaucoup de soin, les laisser pendant vingt-quatre heures dans un lieu très-sec, et les placer dans un tonneau, entourés de cendre sèche et soigneusement tamisée.

Pudding. — Prenez cinq petits pains à la reine, ou bien cinq pains de Bruxelles, ou douze biscottes, mettez-les dans une forte pinte de lait que vous ferez chauffer. Lorsqu'ils sont bien trempés, écrasez-les et laissez refroidir ; il faut que ce mélange soit épais. Ajoutez un quart de raisins secs sans grains, de l'angelique ou de l'écorce de citron hachée très-fin, neuf jaunes, neuf blancs d'œufs bien fouettés, et un verre à vin de rhum. Mélangez longtemps le tout, beurrez un moule, versez-y le mélange, mettez au four ou sous le four de campagne.

Sirop de vinaigre framboisé. — Prenez

un bocal de verre ou une cruche de grès; faites infuser dans deux litres de bon vinaigre de vin, autant de framboises bien mûres et bien épluchées que le vase pourra en contenir; laissez infuser pendant huit jours; versez à la fois vinaigre et framboises sur un tamis de soie, laissez passer la liqueur, sans presser le fruit. Versez le vinaigre, et par demi-kilogramme de liqueur, prenez un kilogramme de sucre concassé; mettez le sucre et le vinaigre dans un vase de faïence, bouchez-le, placez-le au bain-marie sur un feu très-doux; le sucre tout à fait fondu, laissez éteindre ce feu, et quand le sirop sera refroidi, mettez en bouteilles et bouchez avec le plus grand soin.

Pourpier (conserves pour l'hiver). — Épluchez le pourpier; lavez-le plusieurs fois à grande eau; mettez une noix de beurre dans la bassine; quand il sera fondu, jetez-y le pourpier; laissez-le cuire dans son propre jus en remuant toujours; quand il est cuit, versez-le sur une table bien propre, pétrissez-le avec une bonne quantité de sel. Ayez des pots en grès dont chacun peut contenir la valeur d'un plat, versez-y le pourpier en le tassant avec soin; étendez au-dessus un linge fin et très-propre dont les quatre coins dépassent; versez sur ce linge de la graisse de mouton chaud et un peu salé. Serrez en un lieu sec. Quand vous voudrez vous servir du pourpier, pour enlever la couche de graisse, vous n'aurez qu'à soulever les coins du linge.

Sauce provençale nommée Aïllole. — Prenez une gousse d'ail, pilez-la dans un mortier en l'humectant sans cesse de quelques gouttes d'huile d'olives jusqu'à ce que le tout ait formé une crème légère.

On sert cette crème dans une saucière, on la mange avec la morue, le bœuf bouilli ou toute autre espèce de viande.

Quand on a mangé de l'ail, il suffit, pour en chasser la mauvaise odeur, de mâcher un peu de persil.

L'ail est chaud, il anime la circulation du sang, porte à la peau, excite l'appétit, rend la digestion plus prompte. Apéritif et stomachique, l'ail active les fonctions des estomacs paresseux; mais son excès serait nuisible à ceux dont le sang est disposé à l'acreté et qui ont la poitrine délicate.

L'ail, infusé dans du lait ou du bouillon, est un remède pour les enfants qui ont des vers. Infusé dans de bon vinaigre dont on se frotte ensuite les mains et le visage, il préserve des maladies contagieuses et pestilentielles.

Angélique confite. — Prenez des tiges d'angélique bien tendre; coupez-les en morceaux de 5 centimètres de long; mettez-les sur le feu avec de l'eau; lorsqu'elle est prête à bouillir, retirez-la; laissez l'angélique dedans pendant une demi-heure, alors enlevez les filandres et la peau; jetez les tiges dans une bassine d'eau fraîche avec un peu de sel; faites cuire à grand feu jusqu'à ce que les morceaux puissent être traversés avec une épingle; retirez-les, jetez-les à l'eau fraîche, égouttez-les. Faites cuire du sucre à la nappe, écumez-le, mettez l'angélique dedans; après cinq bouillons, versez le tout dans une terrine. Le lendemain, reprenez le sucre, faites-le bouillir, remettez l'angélique dedans; faites-lui faire quelques bouillons; retirez-la comme la veille; le lendemain, faites rebouillir le sucre jusqu'à son dernier degré, c'est-à-dire jusqu'au moment où il est près de prendre couleur. En cet état, versez-le sur l'angélique. Le lendemain, retirez-la du sucre, étendez-la sur des clayons, faites sécher au four, et conservez-la dans des boîtes garnies de papier. Le sucre sert à faire des confitures.

CORRESPONDANCE.

Le mois dernier mon silence t'a étonnée peut-être, chère amie, mais les temps, la saison et les choses offrent si peu de ressource et les aimables collaboratrices qui me précèdent dans le journal, me laissent si peu de place, que je suis presque forcée de me

laisser aller à la tentation de la paresse et de me renfermer, sinon dans un mutisme complet, du moins de me réduire au strict nécessaire; tu comprends que je veux parler de l'explication de nos planches; d'ailleurs, comment se livrer avec

quelque abandon aux charmes d'une cause-rie intime, dans un temps où la pluie et la guerre vous font mourir d'ennui et de peur, pendant que les maçons et les peintres vous couvrent de poussière et vous empoisonnent de leurs insupportables odeurs ! Il semblerait vraiment que les lauriers des tables tournantes ont rendu nos maisons jalouses, et que ne rencontrant pas de personnes douces d'assez de fluide pour leur imprimer un mouvement de rotation, elles font comme les enfants gâtés et se jettent à terre de dépit ; aujourd'hui la moitié de Paris est en démolition, on ne loge plus, on logera peut-être un jour ; heureux ceux qui peuvent avoir cette espérance et trouvent à louer un appartement, non pas dans telle ou telle maison, mais sur le plan qu'un architecte a tracé d'une future maison. Je me voyais déjà menacée d'aller bivouaquer pendant quelques mois dans la plaine Saint-Denis, et je te l'avoue, dans ma prévoyance, je songeais à aller au Bazar des voyages me munir d'effets de campement, et j'oubliais de me mettre en quête de modes et de toilettes nouvelles, quand l'escalier de notre maison a été envahi par une armée de peintres ; une affreuse migraine n'a pas tardé à me saisir les tempes comme avec des tenailles ; mais c'est égal, je bénis le ciel d'en être quitte à si bon marché, et, admire mon héroïsme, j'entr'ouvre un œil appesanti par la douleur pour te faire part de mes impressions... de toilette et te donner la description de nos planches.

Les toilettes sont aujourd'hui plus légères et plus vaporeuses que jamais. Pour te donner des détails d'une entière fidélité, et un peu pour me soustraire aux influences mortelles de la térébenthine, je me suis réfugiée chez une amie qui part pour Plombières ; tout en gémissant sur les exigences ridicules de la mode, elle emporte une vraie cargaison de caisses et de coffres ; je lui en fais l'observation et elle me répond avec l'expression de la plus sincère résignation, qu'elle ne peut faire autrement. Je suis venue là pour voir, et j'en ai usé largement, car je pensais à toi ; sa lingerie est admirable ; tu sais que de nos jours c'est le cachet de la femme comme il faut, et les jeunes filles, comme les dames, peuvent sur ce point rivaliser, sinon de richesse, du moins de bon goût ; parmi toutes ces belles choses, j'ai remarqué un jupon avec un très-haut volant, dont les dessins étaient composés de plumetis, de barrettes au feston et de lacets ou galons de trois largeurs différentes ; ce volant, haut de 20 centimètres, était d'un effet superbe. Le plumetis est plus en faveur que jamais, il vient reconquérir ses droits et chasse bien loin la broderie anglaise, qui ne se tolère, pour

ainsi dire plus, que perdue dans le plumetis ou que pour le négligé. Hélas ! je lui donne tous mes regrets, car je l'aimais sincèrement, cette pauvre broderie anglaise ; j'ai aussi vu et examiné, à ton intention, une délicieuse robe pour petite soirée, ou pour dîner, c'était de la mousseline blanche extrêmement claire, avec des mouches brochées ; la jupe avait deux volants, avec un grand ourlet dans lequel on avait passé un ruban de satin bleu ; le corsage montait, mais ouvert devant jusqu'à la ceinture, était à basque ; cette basque avait une garniture, ou pour mieux dire, un volant, puisque cela faisait le troisième volant de la jupe ; les manches, en rapport avec le corsage, avaient aussi de grands ourlets avec des nœuds à bouts flottants posés un peu partout et rendaient ce costume du plus gracieux effet ; moi, en te les décrivant, je me dis que cela pourrait parfaitement te servir pour la toilette que tu me charges de te composer en l'honneur de ce *dîner dansant* où tu es invitée ; tu me demandes une robe montante ; eh bien, que pourrais-je inventer de plus joli ?

Je vais t'apprendre à faire des chapeaux de paille semblables à celui dont est coiffée l'une des jeunes filles de la gravure.

Prends de petits tubes de paille ; il en faut mille à onze cents : tâche qu'ils soient tous bien blancs et d'une égale grosseur, aie toujours près de toi un vase rempli d'eau, avec une éponge ; coupe tous ces tubes en deux, c'est-à-dire qu'il faut les partager par moitié, prends quatre moitiés de ces tubes ; réunis-les ensemble par un des bouts, avec un brin de fil, et fais avec ces quatre moitiés de paille une natte à quatre.

Voici comment tu dois faire cette natte : Le premier brin de paille du côté droit est le n° 1, et tous les autres brins qui se suivent du côté gauche forment les suivants, 2, 3 et 4 ; croise le n° 2 sur le n° 3, passe le brin de paille n° 4 par-dessus le n° 2 et par-dessus le n° 3 : par conséquent le brin de paille qui se trouve être le n° 1 doit se passer sous le n° 2 ; continue toujours ainsi avec tous les tubes. Pour ajouter les pailles on les rentre les unes dans les autres, et l'on fait sa natte en même temps ; il faut toujours mouiller la paille à mesure qu'on la travaille, et faire bien attention de ne pas la casser en la pliant sur elle-même quand on la natte. Une fois ce petit travail effectué, cela produit une jolie natte que tu donnes à ta marchande de modes pour qu'elle t'en fasse un chapeau ; mais ce qui serait encore mieux, ce serait de monter cette tresse toi-même, et je t'assure que cela offre peu de difficulté, surtout si tu la destines à un chapeau de jardin. Du reste, ce travail peut s'adapter à une foule d'objets,

tels que paniers de voyages et corbeilles à ouvrages. On peut ainsi faire des paillassons de salle à manger. Pour cela il faut coudre les pailles en rond les unes à côté des autres. C'est encore chez madame Marie Soudant que j'ai appris ce charmant ouvrage.

Revenons à notre planche qui doit se croire abandonnée, habituée qu'elle est à avoir le pas sur tous nos autres travaux. Le n° 1, est un col mousquetaire pour enfant de dix ans, il se fait en broderie anglaise, les œillets pourront être remplacés par des pois; ce serait plus nouveau.

2, Fond d'un bonnet *calotte*, plumetis et anglaise.

3, Brides de ce bonnet.

4, Garniture de ce même bonnet : Pour le monter tu rapproches toutes les brides du fond, en retranchant l'étoffe non dessinée, ce qui te fera une petite calotte; la passe ne se brode pas, on la taille sur un patron un peu pointu des joues, et sur cette passe se trouvent deux rangs de garnitures froncées jusqu'aux brides; cette passe est, comme de raison, très-étroite, un peu forme Marie-Stuart; pour le derrière une seule garniture suffit. J'ai vu ce bonnet tout monté, et puis t'assurer que tu ne regretteras pas de l'avoir fait.

5, Garniture, broderie anglaise mêlée de plumetis, feston, feuille de rose, pouvant servir pour robes d'enfants, pour pantalons et pour corsages blancs.

6, Entre-deux pour chemises d'hommes ou pour poignets de manches, plumetis et œillets; les œillets peuvent aussi bien se faire au plumetis qu'au feston.

7, Boutonnière assortie à l'entre-deux, il en faut trois; la première est posée à 15 centimètres de l'encolure; de l'une à l'autre, garde 10 centimètres de distance.

8, Petite garniture en broderie anglaise pour chemises de femmes, bonnets de nuit, camisole.

9, Ecusson aux attributs du commerce avec les initiales C. M.

10, Céline, plumetis et œillets ou pois.

11, Aglaé, en broderie anglaise ou feston avec pois.

12, Gabrielle, gothique, plumetis ou feston.

13, Emma, plumetis ou feston.

14, K. E., plumetis ou feston.

15, D. K., cordonnet ou feston piqué de deux couleurs.

16, C. E., plumetis.

17, Z. V., feston, feuille de rose et plumetis.

Au-dessus du col n° 1 se trouvent les lettres A. D., qui n'ont point été numérotées, elles se font ou au plumetis ou au feston.

Ici finit la petite édition.

18, Col mousquetaire, guipure; ce dessin est un mélange de feston, de plumetis et de jours.

19, Dessin d'un amict; c'est un petit vêtement en batiste que les prêtres mettent sous la chasuble, ce dessin doit être fait au plumetis avec feston feuille de rose; il est assez heureusement combiné pour pouvoir au besoin servir pour mouchoir, mais alors il serait plus joli de faire, de l'ondulation du bord, une dent profonde.

20, Ecusson avec chiffres, qui doit être placé au milieu de l'amict; l'un et l'autre doivent se faire au plumetis, point d'armes et jours.

Les trois n°s 20 bis te donnent le dessin, le patron et la passe d'un bonnet de baptême; il se fait ou tout au plumetis, ou bien mêlé de broderie anglaise; si l'on doit le garnir de dentelles, il faut supprimer les œillets du bord.

21, Garniture de manches duchesses. Leur forme est celle des manches bretonnes, seulement la garniture ne reste pas ouverte. Celle-ci doit être brodée au plumetis, mêlé de broderie anglaise, feston feuille de rose.

22, Entre-deux assorti à cette garniture.

23, Delphine; ce nom peut se faire, soit au plumetis, soit en broderie anglaise, ou bien encore en mélangeant ces deux broderies.

24, Sidonie, plumetis ou feston.

25, Helmina, plumetis ou feston.

26, Mirra ou Mirsa, plumetis ou feston.

27, Caroline, plumetis ou feston.

28, C. R., plumetis et feston, feuille de rose ou bien tout feston.

29, M. R. enlacés, id., id.

30, L. R. enlacés, id., id.

31, J. V. R. enlacés, id., id.; une fois brodé, cet enlacement est charmant.

32, J. et B. plumetis ou feston.

33, C. B., id., id.

34, Patron d'une capote de jardin; cette coiffure n'est pas des plus gracieuses, mais elle est cependant fort utile; prends pour la faire de la mousseline, ou du jacons de couleur claire et à petit dessin; à part le petit morceau du fond, elle se taille tout d'une pièce; le derrière est joint par une couture et forme bavolet, tombant très-bas sur les épaules; les raies t'indiquent la position et la largeur des coulisses; dans ces coulisses tu passes un petit fil de laiton, que tu as soin avant de recouvrir de deux morceaux de papier souple, mais assez fort, pour que l'étoffe ne se déchire pas; il en faut cinq : le premier, c'est-à-dire celui que tu places au bord de la capote, doit avoir 70 centimètres, le deuxième

60 centimètres, le troisième 53 centimètres, le quatrième 48 centimètres, et le cinquième, qui touche le fond, 41 centimètres; tu les arrêtes aux extrémités des coulisses, juste là où finissent les raies marquées sur la planche. Le fond est aussi à coulisses; le fil de laiton du milieu a 9 centimètres de longueur, et ceux des côtés 7 centimètres; l'ourlet que l'on fait au bord de la passe, pour contenir le fil de laiton, doit se continuer tout autour; ensuite tu coupes une garniture de la longueur de 2 mètres 80 cent., large de 6 centimètres; tu y fais un tout petit ourlet de chaque côté, à moins que tu n'aies la patience de la festonner, ce qui, à mon avis, n'en vaut pas la peine; tu la fronces par le milieu et la poses à cheval tout autour; tu mettras des brides au bas du deuxième fil de laiton qui se trouve le plus près du bord; ces brides auront 40 centimètres de longueur sur 6 de largeur; enfin, derrière tu placeras un nœud pour lequel tu couperas une bande de 50 centimètres; dans le cas où tu voudrais festonner ta garniture, il faudrait festonner également les brides et le nœud; lorsque tu voudras laver cette capote, tu n'auras qu'à tirer tes fils de laiton, et la chose deviendra si simple, que tu pourras facilement la repasser toi-même. Je t'engage donc à mettre toute coquetterie de côté, et à t'en confectionner une dès que tu recevras ce modèle, car il vaut bien mieux être un peu moins jolie pendant quelques instants, que d'avoir le cou noir peut-être pour toujours.

35, Rond de la capote.

36, Effet de la capote, une fois montée.

37, Dessin d'un tabouret; il se fait ou en peau de différentes couleurs, ou en velours, ou enfin en drap, toujours de plusieurs couleurs, la soutache est en or, ou en soie, ce qui est bien moins cher; toutes les palmes se coupent séparément comme de raison, puisqu'elles ne sont pas de la même couleur; elles se cousent à surjets que l'on cache par la soutache, et se réunissent toutes au petit carré du milieu (j'en ai placé deux sur la planche pour te faire mieux comprendre l'ouvrage). Le tabouret que j'ai vu au magasin de *la Religieuse*, et sur lequel j'ai pris le dessin que je te donne, était en velours avec soutache or, les palmes étaient gros vert, orange, vert lumière, gros bleu, marron, cerise, le petit carré blanc: en drap et soutache, cet ouvrage est également très-joli, car l'on trouve dans le drap de magnifiques nuances. Ce tabouret se monte comme tous les autres; on pourrait s'en servir aussi comme tabouret de piano, ce qui à mon avis serait plus convenable, car pour tabouret de pieds cela me paraît trop beau.

38, Le tabouret lorsque toutes les palmes

sont assemblées; il serait peut-être encore plus gracieux de faire le petit dessin qui se trouve tout à fait sur la couture des palmes, un peu moins grand, c'est-à-dire que les boucles soient plus petites et plus rapprochées par conséquent.

39, Bracelet au crochet plein, avec mélange de perles, soit de jais, soit d'or; la boucle doit toujours être assortie au genre de perles que l'on choisit.

40, Dessin d'un col en tricot de Bavière; choisis des aiguilles de 3 millimètres de circonférence, et prends du fil d'Irlande assorti à cette grosseur d'aiguilles; je ne puis t'en donner le numéro, car chaque fabricant a le sien et je pourrais l'induire en erreur. Pour faire la petite dentelle qui entoure le col et dont les dents forment une coquille, il faut monter 18 mailles; 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 8 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

2^e TOUR. — 12 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

3^e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 11 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

4^e TOUR. — 15 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

5^e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 7 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

6^e TOUR. — 11 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

7^e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 13 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

8^e TOUR. — 17 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

9^e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 7 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

10^e TOUR. — 11 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

11^e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 16 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

12^e TOUR. — 20 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

13^e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 8 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

14^e TOUR. — 12 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

15^e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 10 endroits, 1 rétréci, 1 endroit, remettre cette maille tricotée sur l'aiguille de gauche, et rabattre dessus les 9 mailles qui doivent rester.

16^e TOUR. — 14 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits, recommencer au premier tour. Quand tu auras fait cinq dents sembla-

bles, tu augmenteras de 41 mailles sur l'aiguille où se trouve la dentelle; ces 41 mailles te serviront à faire le col dont je vais aussi te donner l'explication; le col et la dentelle se font en même temps.

Dessin delaurier, pour le col 41 mailles.

1^{er} TOUR. — 2 endroits, \times 1 maille nulle, 1 endroit, croise la nulle sur la maille à l'endroit, 1 jeté \times , faire en tout 11 fois d'une croix à l'autre, 2 endroits, 1 maille nulle, 1 endroit, croise la nulle, 6 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 1 maille nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté. Ici doivent se trouver les 48 mailles de la petite dentelle qui entoure le col; on la continue en mettant sur l'aiguille les mailles du premier tour.

2^e TOUR. — Faire la petite dentelle du 2^e tour, ensuite 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

3^e TOUR. — 2 endroits, \times 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté \times , répéter 11 fois d'une croix à l'autre, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 4 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 3 endroits, 1 jeté, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté suit la petite dentelle du troisième tour.

4^e TOUR. — Faire la petite dentelle du 4^e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

5^e TOUR. — 2 endroits \times 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté \times répéter 11 fois d'une croix à l'autre, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 2 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 5 endroits, 1 jeté, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté, reprendre la petite dentelle du 5^e tour.

6^e TOUR. — Faire la petite dentelle du 6^e tour, 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

7^e TOUR. — 2 endroits, \times 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté \times répéter 11 fois d'une croix à l'autre, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 7 endroits, 1 jeté, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté, reprendre la petite dentelle du septième tour.

8^e TOUR. — Faire la petite dentelle du 8^e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

9^e TOUR. — 3 endroits = 1 jeté, 1 rétréci, répéter 10 fois d'un signe à l'autre, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 6 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté. Ici doit rester 1 maille, qui servira à faire un rétréci avec la première maille du pied de la dentelle, où il ne restera plus que 3 mailles au lieu de 4; reprendre la petite dentelle du neuvième tour, et ne fais que 3 endroits au lieu de 4.

10^e TOUR. — Faire la dentelle du 10^e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

11^e TOUR. — 3 endroits = 1 jeté, 1 rétréci,

répéter 10 fois d'un signe à l'autre, 1 jeté, 3 endroits, 1 jeté, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croiser la nulle, 4 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Reprendre la petite dentelle du 11^e tour, il ne faut faire que 3 endroits au lieu de 4.

12^e TOUR. — Faire la dentelle du 12^e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

13^e TOUR. — 3 endroits = 1 jeté, 1 rétréci, répéter 10 fois d'un signe à l'autre, 1 jeté, 5 endroits, 1 jeté, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croiser la nulle, 2 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Reprendre la petite dentelle du 13^e tour, ne faire que 3 endroits au lieu de 4.

14^e TOUR. — Faire la dentelle du 14^e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

15^e TOUR. — 3 endroits = 1 jeté, 1 rétréci, répéter 10 fois d'un signe à l'autre, 1 jeté, 7 endroits, 1 jeté, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croiser la nulle, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Reprendre la petite dentelle du 15^e tour, ne faire que 3 endroits au lieu de 4.

16^e TOUR. — Faire la dentelle du 16^e tour, puis 39 mailles à l'envers et 2 endroits.

Recommencer et continuer jusqu'au moment où le col a atteint la longueur que l'on désire, alors on le ferme et l'on continue la petite dentelle faisant pour la fin une dent de plus qu'au commencement, c'est-à-dire 6 au lieu de 5.

41, Bonnet composé d'entre-deux de mousseline brodés, et d'entre-deux de valenciennes, une haute garniture également en mousseline brodée forme fançon.

42, Manche duchesse, je t'ai déjà parlé de cette forme, celle-ci a de plus un bouillonné bordé de chaque côté d'une petite garniture et dans lequel on a passé un ruban, ce qui rend ces manches bien plus élégantes.

43, Manche François 1^{er}; les pattes, les entre-deux et la garniture sont en mousseline brodée, ce même genre pourrait aussi se faire en dentelle, il faudrait pour cela remplacer les entre-deux de mousseline par des entre-deux de valenciennes, ou par un bouillonné de tulle, si l'on choisissait une de ces dentelles dont on ne trouve pas d'entre-deux.

44, Modèle d'écran ou de devant de cheminée. Avec la belle saison, par un temps tiède et un ciel bleu que l'on est en droit d'espérer au mois d'août, le foyer devient inutile, et nous devons le dissimuler avec tout l'art possible; voilà pourquoi je t'envoie ce modèle d'ouvrage qui te servira à cacher cet ami que tu seras bientôt si heureuse de revoir, et qui te donnera

sa chaleur sans te reprocher ton ingratitude. Fais donc faire un léger châssis de la grandeur de la cheminée, recouvre-le en lustrine verte, recouvre à son tour cette lustrine de feuilles vertes que tu achèteras toutes faites; tu les fixeras à l'aide de gomme dans laquelle tu auras mis un peu de farine; lorsque tu auras arrangé les feuilles avec tout le goût dont tu es susceptible, je devrais dire tout le goût imaginable, tu placeras de grosses roses ou toute autre fleur en papier que tu disposeras comme ce modèle l'indique, ou bien tu suivras les caprices de ton imagination. Ces feuilles doivent être assez fortes; si tu ne voulais pas les placer une à une, tu pourrais monter tes fleurs en rameaux : les roses premières seraient du plus gracieux effet.

Maintenant je te présente notre gravure, et suis convaincue que tu vas comme moi la trouver charmante. Examinons d'abord la jeune fille qui est sur l'escarpolette.

Sa robe en nankin a le corsage et les manches brodés à l'anglaise; on a adapté tout autour une bande de jaconas, et la broderie se trouve à cheval sur le nankin et sur le jaconas; bien entendu que la broderie est faite avec du coton blanc, et que cette bande, qui suit tous les contours du corsage, doit être terminée par un feston plus ou moins à jour; on peut faire ainsi des costumes charmants en garnissant le devant de la jupe et le mantelet de la même manière; si tu mets avec cette toilette un chapeau garni de velours noir et de bleuets. Le col mousquetaire de la jeune fille est en broderie assortie à celle de la robe, la cazavek en taffetas est ornée d'une broderie au passé; les cheveux à bandeaux

ondés sont séparés par une tresse en cheveux, ils sont noués très-bas tombant presque dans le col.

L'autre jeune personne porte une robe en jaconas avec bandes brodées faisant tablier. C'est un feston avec une grande roue composée de plusieurs petites, les coins du devant sont également brodés, le corsage fermé et plat est décoré de la même façon que la jupe; la petite veste est demi-juste et peut aussi se mettre avec des jupes de couleur. Quant au chapeau je t'ai donné la manière de le faire, celui-ci va t'encourager à le commencer. La doublure est plissée à rayons.

La planche de tapisserie peut être employée pour dessus de chaises ou tabouret de piano, la bordure te servirait pour la bande qui se met autour; tu pourrais ainsi en faire un charmant tapis de table, ou bien encore un coussin de canapé. La bordure seule, faite sur du canevas très-gros, peut servir pour bandes de meubles.

Explication du Rébus. — D'abord est-ce bien un rébus? je crois qu'il est permis d'en douter; mais enfin cette chose sans nom, si tu veux, représentant l'enfance et l'âge mûr de quelques jours de la semaine, a la prétention de signifier : *Chaque jour apprend quelque chose à l'autre.*

Adieu, ma chérie, car je suis à bout de papier, d'encre et de science, aussi vais-je me dépêcher de remplir de nouveau mon sac, afin d'y puiser le mois prochain à pleines mains. En attendant jouis de la vie des champs, mais garde un bon souvenir à cette pauvre Parisienne qui t'écrit au milieu des moellons et de la peinture.

E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

19 AOUT 1297. — MORT DE SAINT LOUIS, EVÊQUE DE TOULOUSE.

Louis était fils de Charles le Boiteux, roi de Sicile, petit-neveu de saint Louis, roi, et neveu par sa mère de sainte Élisabeth de Hongrie.

Il naquit en 1274, à Brignolles, en Provence; dès l'enfance, il témoigna les plus heureuses dispositions pour la piété, et selon les paroles de l'Écriture, *la charité semblait avoir grandi avec lui.* A quatorze ans, il fut remis en otage, avec deux de ses frères, à Jacques roi d'Aragon, pour la liberté de son père, et il passa sept ans dans une très-dure captivité. Lorsqu'il en sortit, il fut élevé aux saints ordres, et le pape Boniface VIII lui donna l'évêché de Toulouse. Le jeune prince renonça au royaume

de Sicile, dont il était l'héritier présomptif, et se consacra tout entier aux devoirs de son ministère. Il avait embrassé la règle des Frères Mineurs et il l'observait rigoureusement. On admira son zèle, sa charité ardente pour les pauvres qu'il se plaisait à servir lui-même, et la rare prudence qu'en dépit de son jeune âge il apporta dans les fonctions de l'épiscopat. Sa courte carrière fut bien remplie; il mourut à l'âge de vingt-quatre ans, en disant, à ceux qui l'entouraient : Je meurs enfin; après une dangereuse navigation, j'entre au port où je jouirai de la vue de Dieu, que tant d'occupations diverses m'avaient ravie.

MOSAIQUE.

Si l'on pouvait triompher complètement de sa vanité on serait toujours aimable.

PRINCE PUEKLER MUSKAU.

Une occupation manuelle est pour les femmes une contenance; elle permet de reposer l'esprit de la conversation; elle dispense de parler quand on n'a rien à dire; elle donne un moment de réflexion avant de parler; elle sert de prétexte pour ne point écouter, et autorise une distraction quand on ne veut pas répondre. L'habitude du travail en famille, la réunion de la mère de famille et de ses filles autour d'une table de travail, est le seul moyen d'enseigner les usages du monde où les jeunes personnes sont destinées à vivre... J'aimerais à savoir que madame de Sévigné brodait ou faisait de la tapisserie; il y avait sûrement de l'élégance et de l'esprit dans ses dessins, et le fac-simile d'un fauteuil de ses aiguilles me ferait autant de plaisir que le fac-simile d'une de ses lettres.

ROEDERER.

Le malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahore; tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers; mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête et à vos pieds le royaume de Cachemire.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

J'aime beaucoup mieux être trompé, que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissension. Laissez-moi errer, je vous prie, de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire; car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal; et la vérité même m'apprend à ne m'abandonner pas témérairement à condamner les coupables, de peur que sans y penser je ne flétrisse les innocents par une condamnation injurieuse.

BOSSUET

RÉBUS.

